

# Bulletin



À la lecture des œuvres d'Éric Weil accompagnée Jean Starobinski de manière discrète mais constante au fil de son parcours d'écrivain, de critique et d'essayiste. À regarder de près les mentions de Weil dans les monographies ou les articles du Genevois, on découvre qu'un arc régulier de citations se forme, inauguré en 1957, avec la publication de sa thèse sur Rousseau, et achevé en 2012, avec la sortie d'*Accuser et Séduire*, son dernier opus, consacré à Rousseau encore. D'après ce que nous avons compilé, mais sans esprit d'exhaustivité, ce sont donc au moins trois monographies et six articles qui attestent un dialogue d'idées régulier entre les deux hommes, de leur vivant. Et à vrai dire même ensuite, puisque les mentions perdurent chez Starobinski bien après le décès de Weil en 1977 ; ainsi, en tout, elles couvrent pas loin de sept décennies. Les textes l'attestent donc, comme les rencontres amicales et professionnelles ou l'épistolaire que Patrice Canivez et Sequoya Yiaueki nous font découvrir dans ce *Bulletin*.

Si l'on excepte les échanges à Royaumont, à la fin des années quarante, début cinquante<sup>1</sup>, le Fonds Starobinski indique que l'intérêt de Jean Starobinski pour l'œuvre de Weil prend une tournure décisive à Baltimore, entre 1953 et 1956. Par quel intercesseur ? Georges Poulet très certainement<sup>2</sup>. Notre *Bulletin Starobinski 2022* documente la régularité des rencontres entre Starobinski et Poulet – quasi quotidiennes – pendant ces trois années américaines. Or, à cette époque, l'estime de Poulet pour Weil est déjà forgée<sup>3</sup>. En 1955, Poulet a même l'idée, et intercède pour la réaliser, de faire succéder Weil à la chaire de Georges Boas à Johns Hopkins<sup>4</sup>. Jean Starobinski, qui avait de son côté convié Weil dès 1954 aux *Rencontres Internationales de Genève*, espère bien « que ça marchera, mais craint des objections en raison de la présence de Ludwig Edelstein [...] d'origine européenne et de même formation que Weil<sup>5</sup>. » Un extrait d'une lettre de Jacqueline Starobinski à sa belle-famille, du 11 décembre 1954, confirme encore que les Weil et les Starobinski se connaissent déjà bien : Jacqueline, qui suivait alors à Johns Hopkins un cours d'Edelstein sur la médecine hippocratique, note que l'orateur a « la même élocution qu'Eric Weil, cette même façon d'appuyer sur certaines syllabes et de peser sur chaque phrase comme si on modelait sa pensée sous forme d'un bas-relief<sup>6</sup>. » Voilà pour les tout débuts.

Avec *La Transparence et l'Obstacle*, l'attention de Jean Starobinski se fixe une première fois sur l'article de Weil « Jean-Jacques Rousseau et sa politique » publié en 1952 dans *Critique*, que l'on retrouvera dans le volume I des *Essais et Conférences* ; c'est le livre de Weil que Starobinski citera d'ailleurs le plus régulièrement et duquel il fera une recension carrément dithyrambique en 1972. Nous y reviendrons.

En 1957, Starobinski mentionne donc Weil dans sa thèse à cinq reprises. À ces citations s'ajoute tout un réseau de références non bibliographiées, notamment dans le chapitre « La synthèse par l'éducation ». Starobinski recourt à Weil pour dire, après Kant et Cassirer, son accord sur la question de la rationalité et de la cohérence de la pensée théorique de Rousseau, son accord avec l'analyse weilienne de la servitude heureuse ; il admet aussi la notion de « concept régulateur » utile aux sociétés qui se sont éloignées de l'état de nature. Au cours du développement, il interpelle Weil pour prolonger sa pensée et, surtout, marquer déjà les apports de la psychanalyse dans sa propre méthode interprétative. Weil écrit dans son article sur Rousseau : « Il fallait Kant pour *penser les pensées* de Rousseau », et Starobinski réplique dans sa thèse : « il fallait Freud pour penser les sentiments de Rousseau ». Il sera à nouveau question de ce léger mais significatif décalage en 1962, quand Weil écrira avec son humour caractéristique : « En ce qui concerne Rousseau, nous sommes d'accord, bien entendu, à cette nuance près que vous indiquez : accusé pour moi, patient pour vous. Je me demande d'ailleurs qui, de nous deux, le prend ainsi plus au sérieux<sup>7</sup> ».

Poursuivons notre remontée chronologique et portons-nous à l'année 1972. Le 3 février, Éric Weil commence une lettre à Starobinski de manière à la fois frondeuse et affectueuse (elle est reproduite à la p. 9) : « Cher ami, / Pourquoi ne m'avez-vous pas cherché une bonne ou même une mauvaise querelle ? Il serait amusant, il serait utile de se chamailler un peu ».

Starobinski vient juste de faire paraître dans *La Gazette de Lausanne* ce qui demeurera sa seule recension consacrée à Weil<sup>8</sup>, et d'ailleurs le seul article sur lui. Au moment de le rédiger, Starobinski était en train de travailler à son étude de 1972 sur « Les décisions présentes de l'historien ». Et ce n'est pas peu dire qu'il ne cherche querelle à Weil dans aucun des deux textes ! Dans le compte rendu de *La Gazette*, comme dans son article « Les décisions... », les accointances avec la pensée de Weil sont exprimées, revendiquées avec force et amitié. Le ton de la recension est de bout en bout complice, les qualificatifs et les marqueurs stylistiques utilisés dessinent un vif éloge. « Il suffit [...], écrit-il, de lire Éric Weil pour se convaincre que la pensée philosophique est capable d'une prise rigoureuse sur le réel. Je ne crois pas me hasarder beaucoup en affirmant que Éric Weil est l'un des rares auteurs qui, sans la moindre complaisance pour le goût du jour, nous offre le moyen de voir plus clair dans les événements et les débats du temps présent<sup>9</sup>. »

« Les décisions présentes de l'historien » s'adressent ou s'appuient, quant à elles, du début à la fin, sur l'article de Weil intitulé « De l'intérêt que l'on porte à l'histoire ». Starobinski accueille dès le deuxième paragraphe une formule importante de Weil et la fait

Éditorial  
Stéphanie Cudré-Mauroux 2

**Nouvelles du Fonds**  
Patrice Canivez :  
Un inédit de Starobinski  
sur Weil 4

**Inédits**  
Patrice Canivez et Stéphanie  
Cudré-Mauroux :  
Texte sans titre de Jean  
Starobinski sur l'interprétation,  
dédié à Éric Weil 6

**Les entretiens**  
Table ronde avec  
Luís Manuel A. V. Bernardo,  
Marco Filoni, Gilbert Kirscher,  
Jean Quillien, Martin Rueff,  
Julien Zanetta  
animée par Patrice Canivez,  
Stéphanie Cudré-Mauroux  
et Sequoya Yiaueki 9

**Nouvelles du Fonds**  
Julien Zanetta :  
Starobinski après Weil :  
une méthode plurielle 19

Sequoya Yiaueki :  
Correspondance  
Starobinski-Weil 21

**Chronologie starobinskienne**  
Sarah Bergamo :  
1943 23

**Bulletin du Cercle d'études  
Jean Starobinski**  
16 | 2023

Édité par les Archives littéraires  
suisses

ISSN 1662-7326

Le Bulletin en ligne :  
www.nb.admin.ch/starobinski

Rédaction :  
Stéphanie Cudré-Mauroux  
Lectorat : Sarah Bergamo,  
Denis Bussard, Patrice Canivez,  
Fabien Dubosson, Edwige  
Durand, Vincent Yersin

ALS  
Hallwylstr. 15, CH-3003 Berne  
T : +41 (0)31 323 23 55  
F : +41 (0)31 322 84 63  
Courriel : stephanie.cudre-  
mauroux@nb.admin.ch

Composition :  
Marlyse Baumgartner, Bex  
Image de couverture :  
Quelques-uns des livres d'Éric  
Weil, ou qui lui ont été  
consacrés, se trouvant dans la  
bibliothèque de Jean  
Starobinski. On y voit, à la fin  
d'un des livres, des notations  
ou index personnels de Jean  
Starobinski. © Bibliothèque  
nationale suisse.

sienne: «L'historien, en choisissant son sujet, se choisit lui-même». Puis, au moment d'achever sa propre démonstration, il ajoute une dernière note – il n'y en a que trois pour tout l'article, dont deux consacrées à Weil. Par cette note, les deux derniers mots de la conclusion starobinskienne, «sens, universalité», sont mis en relation avec les pages 229 et 230 de la conclusion de Weil à «De l'intérêt que l'on porte à l'histoire». Starobinski passe ainsi simplement le relai au philosophe et se dispense de redire ce qu'il juge parfaitement énoncé. Mais ce faisant, il semble aussi s'arrêter là où commence la partie philosophique, comme s'il se refusait à entrer sur ce terrain.

La même année, en 1972 donc, Starobinski cite encore une fois ce même article de Weil dans le très beau «démoniaque de Gérasa», l'homme étant pour lui, comme pour Weil, un «être historique», «désireux d'accéder au sens<sup>10</sup>». Même procédé que celui décrit juste avant: Starobinski place un dernier appel de note, sur son tout dernier mot, et renvoie à nouveau à Weil. Cette année 1972 s'inscrit donc bien sous le signe de Weil.

À la fin des années septante, Starobinski convoque le philosophe de Lille dans deux articles, dont l'un est célèbre: «Langage scientifique et langage poétique» et «Yves Bonnefoy: La poésie, entre deux mondes». Ces deux nouvelles occurrences nous apprennent que Jean Starobinski a progressé dans ses lectures puisqu'il cite désormais aussi *Logique de la philosophie* et *Problèmes kantien*s, deux livres plus anciens de Weil. C'est également l'occasion pour Starobinski d'écrire que Weil est pour lui «l'un des meilleurs philosophes de ce temps<sup>11</sup>».

Tout à la fin des années quatre-vingt, *L'Œil vivant*<sup>12</sup> est traduit en anglais, avec une préface de Starobinski lui-même, à destination de ses lecteurs anglo-saxons. C'est l'occasion pour lui d'une mise au point sur la place que la Nouvelle Critique a pu chercher à lui fixer. Et, de manière significative, c'est à ce moment qu'il convoque le souvenir d'une conversation avec Weil. Il écrit (je traduis): «J'espère que *La Relation critique* ainsi que mes autres essais publiés sur les problèmes de la critique ont apporté suffisamment de lumière sur mon travail comme une application de la «critique de la conscience». Il ne s'agit en aucun cas d'une critique pré-structuraliste ou anti-structuraliste. La linguistique saussurienne faisait partie de mon bagage intellectuel lorsque j'étais étudiant à Genève. Bien plus tard, lors d'une conversation avec Eric Weil (l'un des grands philosophes de ce siècle), je me souviens que nous étions arrivés à la conclusion que la plus jolie fille du monde a aussi un squelette. La structure est une condition nécessaire mais non suffisante pour la production d'un texte littéraire<sup>13</sup>». [Notons la petite variation sur le qualificatif, «l'un des meilleurs philosophes» est devenu l'un des «grands» de ce siècle, et sur l'indication spatio-temporelle, «ce temps» devenant «siècle».]

Je ne m'arrête pas ici sur les deux monographies aux titres en diptyque, *Action et Réaction*, qui clôt les années quatre-vingt-dix et *Accuser et Séduire*, en 2012, si ce n'est pour dire que l'on y retrouve mentionnés les *Essais et Conférences*, les *Problèmes kantien*s, la *Logique de la philosophie* auxquels s'ajoute *Philosophie et Réalité*. Jusqu'aux dernières œuvres entièrement conçues par Jean Starobinski, le compagnonnage avec la pensée de Weil perdure donc.

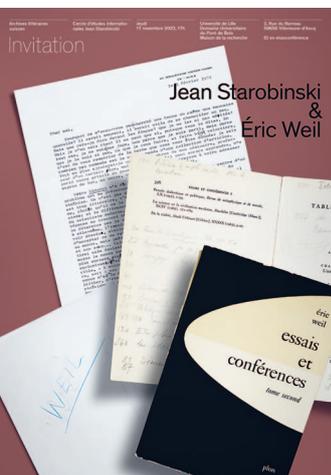
À droite: Annelise (dite Anne) Weil-Mendelsohn, épouse d'Éric Weil, et sa sœur Catherine Mendelsohn. D'après Colienne Meran qui envoie en 2004 ces copies de photographies à Jean Starobinski, les deux femmes seraient encore en Allemagne, soit avant l'hiver 1933. © Famille Weil



Ce *Bulletin* propose en outre à nos lecteurs la transcription d'un article inédit de Starobinski dédié à Éric Weil, ainsi que les échanges de la table ronde qui s'est tenue à Lille, avec les interventions de Luís Manuel A. V. Bernardo, Patrice Canivez, Marco Filoni, Gilbert Kirscher, Jean Quillien, Martin Rueff, Sequoya Yiaueki, Julien Zanetta, souvent amplifiées et retravaillées par eux. Nous les en remercions.

#### Notes

- 1 Jean Starobinski participe à la Décade de Royaumont de 1949 sur *Le Bonheur* où il fréquente Weil (voir «Entretiens sur le bonheur», *Le Journal de Genève*, 10-11.09.1949). J. S. commence en outre à donner des contributions à *Critique* en 1951. Il s'agit de textes sur la médecine. Le 4 juillet 1991, sur *France Culture*, J. S. expliquera avoir fréquenté Weil à Royaumont «des 1947-8». Dans cette «Abbaye de Thélème», dit J. S., Weil «tenait le fil de la décade».
- 2 Les trois hommes avaient d'ailleurs déjà été réunis à Royaumont.
- 3 Les Poulet et les Weil se retrouveront plus tard à Nice en 1968 et en 1969, où ils termineront leur carrière.
- 4 Il fera de même à Zurich...
- 5 Simon Willemin, «Lettres de Baltimore. Octobre 1953-juin 1956», *Bulletin du Cercle d'études Jean Starobinski* n° 15, novembre 2022, p. 13.
- 6 *Ibid.*
- 7 Lettre d'Éric Weil à Jean Starobinski, 10 mai 1962.
- 8 J. S., «Éric Weil: *Essais et Conférences*», *La Gazette de Lausanne*, 29 janvier 1972, p. 23.
- 9 *Ibid.*
- 10 J. S., «Le démoniaque de Gérasa: analyse littéraire de Marc 5. 1-20», in *Analyse structurale et exégèse biblique*, Neuchâtel, Delachaux et Niestlé, 1972, p. 94.
- 11 J. S., «Yves Bonnefoy: La poésie entre deux mondes», *Critique*, n° 385-386, 1979, pp. 505-522.
- 12 J. S. Préface à l'édition anglaise de *L'Œil vivant*, *The living eye*, The President and fellows of Harvard college, 1989, pp. V-XI.
- 13 «I hope that *La Relation critique* and my other published essays on the problems of criticism have shed sufficient light on my work as an application of the "criticism of consciousness." It is in no sense a pre-structuralist or anti-structuralist criticism. Saussurean linguistics was part of my intellectual baggage as a student in Geneva. Much later, in a conversation with Éric Weil (one of this century's great philosophers), I recall our coming to the conclusion that the prettiest girl in the world also has a skeleton. Structure is a necessary but not sufficient condition for the production of a literary text».

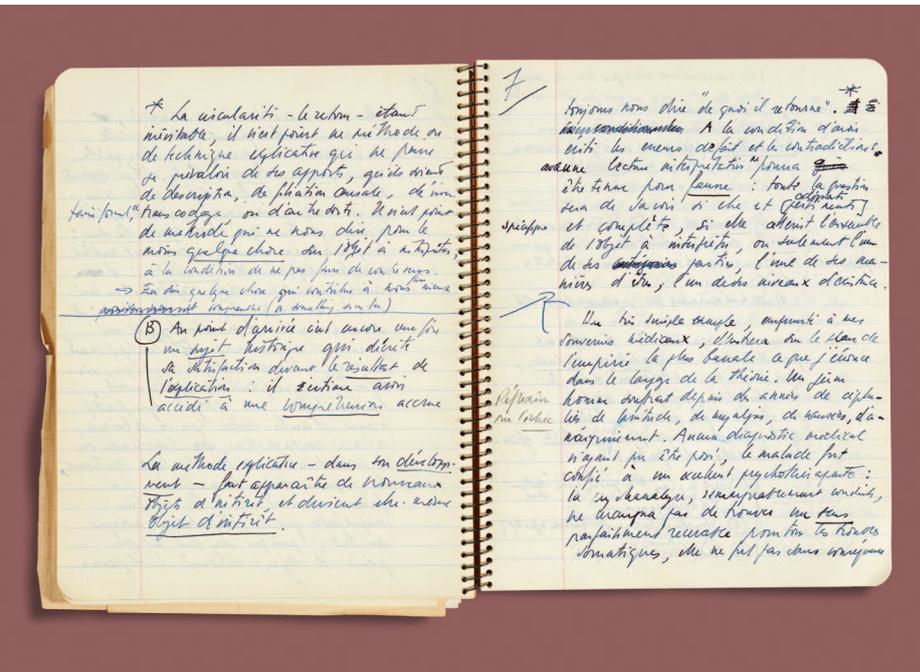


Affichette de la réunion du Cercle Starobinski, le 17 novembre 2022, à l'Institut Éric Weil de l'Université de Lille.

# Un inédit de Starobinski sur Weil

Patrice Canivez  
Institut Éric Weil

Sequoia Yiaueki et moi avons pu explorer la correspondance entre Éric Weil et Jean Starobinski grâce à une collaboration qu'on peut dire idéale avec Stéphanie Cudré-Mauroux et les archives de Jean Starobinski. Le séjour que nous avons fait à Berne fin mai/début juin 2022 grâce à cette collaboration a été très fructueux. Outre les lettres évoquées par Sequoia Yiaueki dans ce *Bulletin*, nous avons trouvé un texte inédit reproduit aux pages 6 à 9. Ce texte fait partie d'un cahier de travail.



Il est dédié à Éric Weil et se présente sous la forme de neuf pages numérotées (sauf la première et la dernière). Le texte proprement dit est rédigé sur les pages de droite du cahier, la page de gauche contient des notes sur le contenu de la page de droite correspondante. Il s'agit d'une réflexion sur l'interprétation et le pluralisme des interprétations, une réflexion appliquée de manière privilégiée aux approches médicale et psychanalytique de la maladie.

La question de départ est : « qu'est-ce qu'interpréter ? » Plus précisément, Jean Starobinski pose la question du choix de l'objet à interpréter. Ce choix, Starobinski l'analyse à partir de concepts qui sont très présents chez Weil, mais cela le conduit à une réflexion qui lui est propre sur les rapports entre médecine et psychanalyse. Les concepts en question sont

les concepts d'*intérêt* et de *fait sensible*. En premier lieu, Starobinski souligne que le choix de l'objet à interpréter suppose que cet objet soit considéré comme important et insuffisamment élucidé, c'est-à-dire appelant une étude approfondie. Il faut que l'objet en question apparaisse comme « intéressant ». Starobinski prend l'exemple de Freud et de la psychanalyse. Le développement de la psychanalyse a des conditions historiques et culturelles de possibilité : il faut qu'à une époque donnée, on en vienne à considérer les rêves, les symptômes hystériques et les malaises psychiques comme dignes d'un examen scientifique, et non pas comme des faits sans intérêt. Il faut aussi toute une histoire de la médecine et de la spécialisation médicale qui a rendu possible le développement d'une neuropsychiatrie. En un mot, ce qui nous rend sensibles à l'intérêt d'un objet ou d'une thématique, c'est la culture qui est la nôtre, c'est l'arrière-plan d'une société et d'une époque qui sont le résultat d'une histoire. Ce constat, dit Starobinski, fait apparaître « le vertige d'un cercle » – un cercle qu'il veut simplement noter, sans chercher à l'expliquer.

Ces pages font écho aux analyses de Weil sur la notion d'intérêt, notamment au texte de 1935 intitulé « De l'intérêt qu'on prend à l'histoire ». Le concept d'intérêt est aussi central dans le chapitre de la *Logique de la philosophie* consacré à l'intelligence des différentes cultures et des différentes époques de l'histoire, c'est-à-dire au type d'intellection qui est à l'œuvre dans les sciences humaines. Mais arrivé à cet endroit de son texte, Starobinski laisse de côté la notion d'intérêt et s'engage dans une autre voie. L'objet à interpréter, dit-il, ne se présente pas à nous comme un fait brut, il se présente à nous comme « une concrétion significative qui se distingue des faits bruts par la présence d'un sens déjà présent, et qui se double d'un appel à un sens majeur » (pp. 4-5). Autrement dit, ce qui intéresse Starobinski, c'est la notion de « fait sensible » à laquelle fait écho sa formule de « concrétion significative ». Weil a thématiqué cette notion dans sa lecture de la 3<sup>e</sup> Critique de Kant, en montrant que le fait et le sens sont indissociables. À sa propre façon, Starobinski aborde cette thématique à propos de faits qui relèvent de l'histoire et de la culture. Le fait sensible ou la concrétion significative, c'est l'œuvre de Racine, c'est le coup d'état du 18 Brumaire, etc. Qu'il s'agisse d'une œuvre littéraire ou d'un événement historique, le fait est quelque chose de donné, c'est-à-dire de circonscrit et d'achevé. Pour autant, il n'y a pas de « fait brut ». Il n'y a pas, d'un côté, le fait, et, de l'autre côté, le sens du fait. À la place de l'opposition abstraite entre fait et sens, il y a la dualité de deux niveaux du sens : il y a le sens que nous percevons d'emblée comme le sens du fait lui-même et il y a ce que Starobinski appelle un « sens majeur » qui sera le sens explicité par l'interprétation. Ici, il faut prêter attention à une nuance : ce qui est important, ce n'est plus seulement que l'œuvre de Racine soit digne d'intérêt. C'est le fait que l'œuvre de Racine ait déjà un certain sens pour l'interprète. C'est ce que Starobinski appelle une « présignification ». Il parle aussi d'« appel de sens », ce qui veut dire que cette présignification demande à être explicitée. Donc, à la place de l'opposition entre fait et sens, entre le fait supposé « brut » et sa signification, il y a la dualité et

Carnet de notes de Jean Starobinski non daté. On voit ici deux pages intérieures de l'article que Starobinski avait choisi de dédier à son ami Éric Weil.

la complémentarité entre la « présignification » et la « signification développée ».

De nouveau, Starobinski note ici l'existence d'un cercle, le « cercle herméneutique ». Le cercle tient au fait que la présignification n'est rien d'autre que l'anticipation de la signification développée. De sorte que l'interprétation ne fait que retrouver, à la fin du travail, ce qu'elle y a mis dès le début. L'interprétation est circulaire, ce qui veut dire qu'elle *réussit toujours*. Or, c'est d'autant plus le cas que l'interprétation est une affaire de *mots*, comme le dit Starobinski dans une note en regard de la page 6. Interpréter, c'est formuler, exprimer des « faits sensés » dans un certain langage. C'est ce que Starobinski appelle un « transcodage ». Et le problème des sciences qui ont recours à l'interprétation, c'est qu'on n'y trouve pas l'équivalent de l'expérimentation qui, dans les sciences de la nature, permet de départager des théories différentes. Cela ne veut pas dire que la démarche interprétative est sans critère et sans méthode. Il faut en effet que l'interprétation soit cohérente, non-contradictoire ; il faut aussi qu'elle soit aussi exhaustive que possible, c'est-à-dire qu'elle porte sur le tout de la « concrétion significative » à interpréter, et non pas seulement sur une partie. Mais si elle satisfait ces critères, elle ne peut pas ne pas réussir.

À cet endroit du texte, il se produit quelque chose de curieux. Car pour illustrer son propos, Starobinski prend l'exemple d'une cure médicale. C'est l'exemple d'un patient atteint d'une toxoplasmose tardivement diagnostiquée, et qui entretemps a été traité par une psychanalyse par ailleurs extrêmement bien menée. On a donc bien ici l'équivalent d'un test expérimental : c'est le succès ou non de la cure fondée sur l'interprétation des symptômes. Ce qui est curieux dans l'exemple que prend Starobinski, c'est qu'il y a bel et bien une confirmation expérimentale puisque l'interprétation en termes de pathologie infectieuse a permis un traitement et la guérison du patient. On pourrait donc dire que cette interprétation est vraie, tandis que l'interprétation psychanalytique était fautive. Or, Starobinski veut sauver l'idée que, même dans le cas de cette pathologie, il y a une place pour une pluralité d'interprétations. Même si elle n'est pas validée expérimentalement, l'interprétation psychanalytique n'est pas fautive. Elle n'a pas permis la guérison, mais Starobinski dit qu'elle n'a pas été sans effet favorable sur les rapports entre le malade et son entourage. Cela signifie que la psychanalyse a correctement décrit la structure psychique du malade en tant que malade, c'est-à-dire les symptômes d'accompagnement. La manière dont le patient a vécu la maladie dit quelque chose de cette structure psychique. L'effet favorable semble être qu'une meilleure compréhension de soi, grâce à la psychanalyse, a eu des effets positifs sur la relation du patient à ses proches. En un mot, le transcodage psychanalytique est faux s'il se donne comme une analyse des causes de la maladie, mais il est vrai s'il se donne comme une description adéquate des effets psychiques qui accompagnent la maladie.

Indépendamment des échos que fait ce texte à des thématiques centrales chez Weil, cette ébauche de texte présente une réflexion intéressante – c'est le cas de le dire – sur le pluralisme des interprétations. Ce

qui me frappe, c'est que Starobinski lui-même donne *deux descriptions* d'un même fait, qui en l'occurrence est le fait du pluralisme des interprétations. D'un côté, on a une pluralité d'interprétations qui réussissent « à tous les coups ». Certains passages des notes de Starobinski donnent une description ironique de cette « réussite ». Par exemple, en regard de la page 6, il note : « La circularité – le retour – étant inévitable, il n'est point de “méthode” [...] qui ne se croie autorisée à triumpher ». Dans le paragraphe suivant, il ajoute qu'à partir du moment où l'interprétation « repose sur des mots [...] et ne peut s'exposer à une confirmation ou réfutation expérimentale, il lui est facile de se donner pour infaillible ». On a donc une pluralité d'interprétations qui triomphent chacune pour son propre compte, c'est-à-dire – pour le formuler à la manière de Weil – qui sont mutuellement irréfutables. Ces interprétations triomphantes peuvent même devenir conquérantes. En regard de la page 5, Starobinski écrit : « Il y a une expansivité, un impérialisme des systèmes de lecture ». Si l'on poursuivait dans cette ligne, on aboutirait à du Popper. Les interprétations ne sont pas falsifiables ; par conséquent, elles ne sont pas vérifiables ; et du coup, elles ne sont pas scientifiques. Mais Starobinski donne en même temps une autre description du même fait, il nous donne une description cette fois-ci positive du pluralisme des interprétations. En regard de la page 7, il écrit : « Il n'est point de méthode qui ne nous dise pour le moins quelque chose de l'objet à interpréter, à la condition de ne pas faire de contresens ». En un mot, le pluralisme des interprétations nous permet de saisir une réalité complexe. En l'occurrence, la maladie du patient n'est pas seulement un phénomène biologique. La maladie est une réalité complexe où tout entre en compte : l'infection somatique, le rapport du patient à lui-même et à son entourage, la façon dont il a vécu sa maladie et dont ses proches l'ont vécue. Le tout, dit Starobinski, est de ne pas faire de contresens. En d'autres termes, il faut savoir interpréter ce que dit l'interprétation elle-même. Il faut savoir de quel aspect de la maladie cette interprétation parle vraiment et ce qu'elle dit de juste à ce sujet. Dans le cas du patient atteint de toxoplasmose, la psychanalyse a dit quelque chose de juste non pas des causes de la maladie, mais d'autres aspects de cette réalité complexe, à la fois somatique, psychique et sociale, qu'est la maladie.

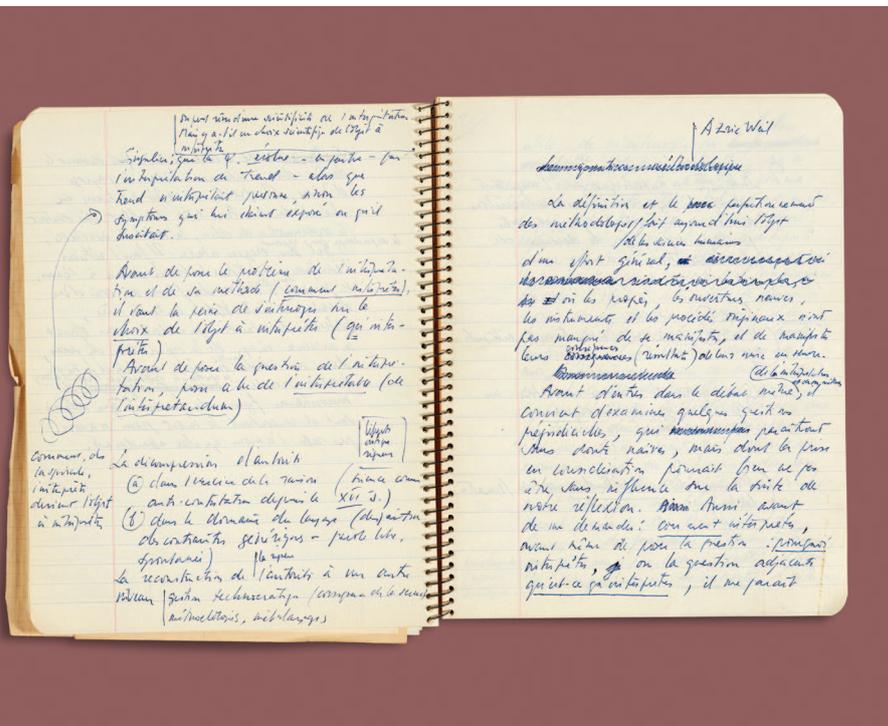
Une dernière remarque sur l'action. Pour bien interpréter l'interprétation, ce qu'elle a de pertinent et de non pertinent, il faut une épistémologie qui ne repose pas sur l'opposition binaire entre le vrai et le faux. Entre le vrai et le faux, nous dit ce texte de Starobinski, il y a les interprétations qui, sans être vraies au sens de vérifiables, ne sont pas pour autant fautes. Ces théories qui ne sont pas fautes n'ont pas d'effets directs, mais elles peuvent avoir des effets indirects ou des effets d'accompagnement. Ce n'est pas parce qu'on se comprend mieux qu'on guérit d'une toxoplasmose, mais le fait de mieux se comprendre n'en a pas moins des « effets favorables » sur la manière dont on traverse l'épreuve et dont on la fait traverser à ses proches.

Je note très rapidement ce rapport entre l'interprétation et l'action, même si l'action en question n'est pas exactement celle qu'avait prévue ou voulue l'interprète.

# Texte sans titre de Jean Starobinski sur l'interprétation, dédié à Éric Weil

## Liste des abréviations

ill.: illisible(s)  
inf.: infralinéaire, i. e. dans l'espace interlinéaire *au-dessous* de la ligne à laquelle se rattache l'ajout.  
sup.: supralinéaire, i. e. dans l'espace interlinéaire *au-dessus* de la ligne à laquelle se rattache l'ajout.

 Transcription du manuscrit  
par Patrice Canivez  
et Stéphanie Cudré-Mauroux


Carnet de notes non daté de Jean Starobinski. On y découvre la première page du texte sur la critique reproduit ci-contre. En haut à droite, l'envoi «A Eric Weil».

## Notes

- «ds les sciences humaines»: ajout inf.
- «conséquences»: ajout sup.
- «de l'interprétation et de sa méthode»: ajout sup.
- «le choix de»: ajout sup. en remplacement d'un mot biffé.
- «le»: ajout sup.
- «individus»: ajout sup. en remplacement d'un mot biffé.
- «névrose»: ajout sup. en remplacement de plusieurs mots biffés.
- «avec lesquels j'apprends à dialoguer»: ajout marginal gauche.

? Interpréter n'importe quoi – l'important étant la façon dont nous nous nommons <révérons> à nous-mêmes notre horizon et notre problématique, dans le <decorus> de l'interprétation.

Le sens ①

Le sens ② comme produit du travail interprétatif.

Que l'interprète devenu à son tour un objet à interpréter – à dépasser

L'univers des interpretanda comme formation historique

N. B.: Ce texte a été découvert dans un cahier de travail. Non daté, il est dédié à Éric Weil et se présente sous la forme de neuf pages numérotées (sauf la première et la dernière). Le texte proprement dit est rédigé sur les pages de droite du cahier; la page de gauche contient des indications (réécriture partielle, compléments ou indications pour d'éventuels développements) sur le contenu de la page de droite correspondante. La transcription ci-dessous suit la pagination originale. Les mots ou passages soulignés l'ont été par Jean Starobinski.

La mise en page reproduit les doubles pages ouvertes du cahier mais ne respecte pas complètement l'organisation spatiale de la page.

Le texte est retranscrit à l'identique; les mots illisibles sont signalés, les lectures conjecturales sont indiquées entre < >. Les mots caviardés ou biffés ne sont pas retranscrits. Les ajouts supralinéaires, infralinéaires et marginaux sont introduits dans le cours du texte et une note signale leur positionnement sur le manuscrit.

## [Page 1 non numérotée]

A Eric Weil

La définition et le perfectionnement des méthodologies des sciences humaines<sup>1</sup> fait aujourd'hui l'objet d'un effort général, où les progrès, les ouvertures neuves, les instruments et les procédés originaux n'ont pas manqué de se manifester, et de manifester leurs conséquences<sup>2</sup> (résultats) de leur mise en œuvre.

Avant d'entrer dans le débat même de l'interprétation et de sa méthode<sup>3</sup>, il convient d'examiner quelques questions préjudicielles, qui paraîtront sans doute naïves, mais dont la prise en considération pourrait bien ne pas être sans influence sur la suite de notre réflexion. Ainsi, avant de me demander: comment interpréter, avant même de poser la question: pourquoi interpréter, ou la question adjacente: qu'est-ce qu'interpréter, il me paraît

2/

utile de m'interroger sur le choix de<sup>4</sup> l'objet à interpréter, sur ce qui le<sup>5</sup> désigne à notre attention, comme "de-avant-être-interprété". Nul ne prend, en effet, la peine d'interpréter ce qu'il tient pour négligeable ou insignifiant: on n'interprète que ce qui suscite un intérêt, ce qui apparaît tout ensemble comme important et insuffisamment élucidé. L'objet à interpréter se désigne à nous comme porteur de sens: il se désigne, sur fond d'histoire, à nous, individus<sup>6</sup> historiques. C'est l'histoire, derrière moi, en moi, l'histoire sous le nom de culture, qui me rend capable de m'intéresser aux sacrifices des Incas, au théâtre de Racine, aux fantômes de la névrose<sup>7</sup>; c'est mon choix présent qui, élisant de nouveaux objets ou confirmant dans leur valeur significative des objets traditionnellement "admirés", maintient sous mon regard présent des événements, des œuvres, d'un autre temps, que je ne peux pas céder à l'oubli avec lesquels j'apprends à dialoguer<sup>8</sup>, et dont la compréhension m'importe. L'interprète

Ainsi, pour que Freud puisse voir dans le symptôme hystérique dans les rêves<sup>9</sup> l'objet à interpréter, il faut, entre autres conditions, toute l'évolution scientifique et socio-économique qui conduit à la spécialisation médicale, plus particulièrement<sup>10</sup> à l'isolement, au XIX<sup>e</sup> s., d'une neuro-psychiatrie; il faut en même temps, toute l'évolution culturelle et sociale<sup>11</sup> qui amène<sup>12</sup> l'individu à attacher de l'importance aux anomalies de son comportement, et qui l'incite à recourir<sup>13</sup> aux soins du médecin, à lui offrir ses symptômes comme énigme et comme défi \*et qui détermine une "clientèle"<sup>14</sup>. Mais cette brève évocation des conditions historiques dans lesquelles Freud a dû se trouver pour soupçonner le sens des symptômes hystériques, des rêves, des actes manqués, fait aussitôt apparaître le vertige d'un cercle. Nous ne voulions que marquer la situation de départ d'une grande entreprise d'exploration interprétative, et voici que nous envisageons les conditions de sa possibilité, voici que nous la soumettons à une interprétation historique.

9 « dans les rêves »: ajout sup.  
10 « plus particulièrement »: ajout sup. en remplacement d'un mot biffé.  
11 « culturelle et sociale »: ajout sup.  
12 « amène »: ajout sup. en remplacement d'un mot biffé.  
13 Un ajout sup. ill.  
14 « \*et qui détermine une »clientèle« »: ajout marginal gauche.  
15 « qu'ait eu lieu »: ajout sup.  
16 « du XIX<sup>e</sup> s. »: ajout sup.  
17 « qu'ait eu lieu »: ajout sup.  
18 « sommaire »: ajout sup.  
19 « l'intérêt »: ajout sup. en remplacement d'un mot biffé.

Toute recherche interprétative réussie "fait date", fait l'histoire, et devient, de la sorte, une donnée significative qu'il faudra<sup>20</sup> interpréter à son tour.

Ce n'est pas la méthodologie qui initialement fait apparaître l'objet. L'on part de l'objet reconnu significatif (ou symptomatique). L'on part du fait achevé.

#### La présignification

L'importance, le sens inaugural<sup>21</sup> initial, préliminaire, suffisant pour fixer mon attention et faire le prétexte légitime d'une enquête explicative.

Le processus historique qui livre le Moïse de M.A. ou la Madonne aux Roches à l'attention de F.

20 « qu'il faudra »: ajout sup.  
21 « inaugural »: ajout sup.  
22 « nullement »: ajout sup.  
23 « les Confessions »: ajout sup.  
24 « m'offre »: ajout sup.

Il se peut que la méthode, une fois constituée, me fasse découvrir de nouveaux objets à interpréter. Il y a une expansivité, un impérialisme des systèmes de lecture, qui tendent à déborder du domaine spécifique auquel ils ont été primitivement ajustés.

une concrétion significative, où la présence d'un sens déjà présent se double d'un appel de sens majoré (qui se livrera comme le produit de mon travail)

Revenir au ph. initial – après l'avoir motivé génétiquement  
situé dans un contexte élargi  
mis au jour ses constituants structurels et ses rapports internes.

A la condition que nous ayons évité les propositions contradictoires

25 « forme globale »: ajout sup.  
« figure » semble ajouté en ajout inf.  
26 « but de »: ajout marginal gauche.

3/  
et l'univers des interprétanda se font face dans le temps historique.

Ainsi, pour que Freud puisse en arriver à voir dans le symptôme hystérique, ds le rêve, l'objet à interpréter, il faut qu'ait eu lieu<sup>15</sup>, entre autres conditions, toute l'évolution scientifique et socio-économique du XIX<sup>e</sup> s<sup>16</sup>. qui conduit à la ramification des diverses spécialisations médicales, et plus particulièrement, à la neuro-psychiatrie; il faut qu'ait eu lieu<sup>17</sup>, en même temps, toute l'évolution culturelle et sociale qui amène l'individu à attacher de l'importance aux malaises psychiques et aux anomalies du comportement, à les tenir pour justiciables des soins "professionnels" du médecin; et à les lui livrer comme énigme et comme défi... – Mais cette évocation sommaire<sup>18</sup> des conditions historiques dans lesquelles il a fallu que <Freud> se trouvât pour soupçonner l'intérêt<sup>19</sup> des symptômes hystériques, des rêves, des actes manqués, fait aussitôt apparaître le vertige d'un "cercle". Nous ne voulions que marquer le caractère historique de la situation de départ d'une grande entreprise

4/  
d'exploration interprétative, et voici que nous esquissons les conditions de sa possibilité, voici que nous l'interprétons en termes de genèse historique. – Je ne répugnerais <nullement<sup>22</sup>>, pour ma part, à ce déplacement (à cette régression), dans la mesure où il fait apparaître un problème réel: contentons-nous, pour le moment, de l'avoir fait apparaître, sans pousser son examen plus avant. Contentons-nous, provisoirement, d'avoir rendu la question méthodologique à son historicité, et d'avoir rappelé que non seulement le discours explicatif, mais l'objet même de ce discours se profilent dans l'histoire, font de l'histoire.

Notre observation initiale entraîne encore une autre conséquence, qui intéresse, cette fois, la fonction des méthodes explicatives. Le choix de l'objet à interpréter – que ce soit Racine, le coup d'état du 18 Brumaire, ou <les Confessions<sup>23</sup>> – m'offre<sup>24</sup> me donne au départ une unité synthétique, un phénomène que je puis tenir (provisoirement tout au moins) pour achevé, une concrétion

5/  
significative qui se distingue des faits bruts par la présence d'un sens déjà présent, et qui se double d'un appel à un sens majeur. Je pars donc d'une forme globale<sup>25</sup> dont la présignification est suffisante pour fixer mon attention et devenir le prétexte, à mes yeux légitime, d'une enquête explicative, – d'une enquête ou d'une construction qui aura pour but de<sup>26</sup> transformer la "présignification" "en signification développée". Ici s'engage un cercle – qui est proprement le "cercle herméneutique" –: l'important, pour l'instant, n'est pas de se demander comment ce cercle est parcouru: c'est de constater que le point de départ s'impose d'emblée comme le point d'arrivée. L'objet porteur de la présignification attend que nous fassions retour à lui, en lui attribuant une motivation génétique, en lui attribuant une fonction dans un contexte, en ayant inventorié le système de ses rapports internes. Toutes les reconstructions génétiques savent d'avance à quoi – à quel phénomène – elles doivent aboutir

La circularité – le retour – étant inévitable, il n'est point de "méthode" qui ne se prévale [de] ce qu'elle apporte au "thème primitif"; et qui ne se croie autorisée à trionpher.

Là où la reconstruction repose sur des mots (c'est le cas de l'interprétation) et ne peut s'exposer à une confirmation ou réfutation expérimentale, il lui est facile de se donner pour infaillible

structure  
genèse  
fondement

La question de la pertinence

27 «Mais»: ajout sup. en remplacement de «Et», biffé.

28 «au verdict de»: ajout sup. en remplacement de «à», non biffé.

\* La circularité – le retour – étant inévitable, il n'est point de méthode ou de technique explicative qui ne puisse se prévaloir de ses apports, qu'ils soient de description, de filiation causale, de <savoir> faire formel, de<sup>29</sup> transcodage, ou d'autre sorte. Il n'est point de méthode qui ne nous dise pour le moins quelque chose de l'objet à interpréter, à la condition de ne pas faire de contresens. → En dire quelque chose qui contribue à nous faire<sup>30</sup> mieux comprendre (ou something similar)

ⓑ Au point d'arrivée c'est encore une fois un sujet historique qui décrit sa satisfaction devant le résultat de l'explication: il estime avoir accédé à une compréhension accrue.

La méthode explicative – dans son développement – fait apparaître de nouveaux objets d'intérêt, et devient elle-même objet d'intérêt.

Ici, l'inconscient n'est pas hors de cause, mais les  $\psi$ . visés ne sont pas de l'ordre de l'inconscient

La  $\psi$ . opère à un certain moment un transcodage (que je ne veux pas considérer, quant à moi, comme un décodage) Que le travail de l'interprétation vise à refaire suivre<sup>35</sup> le travail de la production: ce n'est qu'une façon de<sup>36</sup> reformuler une ancienne attribution de la critique.

Mais toute œuvre est un "produit" productif:

Dans la perspective où X est présent à moi en qualité de malade, toute la question est de connaître<sup>37</sup> non la manifestation psychique du malaise, mais son étiologie la plus probable, l'élément sur lequel il faudrait agir pour modifier efficacement l'état du patient.

Suivant les plans envisagés, le même "tableau" sera

- Ⓐ  $\psi$  d'accompagnement
- Ⓑ Structure pertinente [niveau affectif]
- Ⓒ Condition nécessaire

35 «vise à refaire»: ajout sup. de «suive», non biffé.

36 «façon de»: ajout marginal gauche.

37 «connaître»: ajout sup. en remplacement d'un mot biffé.

38 «en sa qualité»: ajout sup. et marginal gauche.

39 «le»: ajout sup. en remplacement d'un mot biffé.

40 «et compétent»: ajout sup.

6/  
elles connaissent leur point d'arrivée, il arrive qu'elles fassent accroire qu'elles l'ont trouvé miraculeusement, alors qu'elles ne font que le retrouver. Certes, l'objet explicité offre un aspect bien différent de celui qu'il avait primitivement, alors qu'il n'était porteur que d'un appel de sens: le phénomène initial nous est restitué sous les espèces du résultat: il aura, pour ainsi dire, "capitalisé" en lui tous les moments d'une élaboration: il se sera enrichi d'une structure, d'une genèse, d'un fondement. Mais<sup>27</sup> contrairement à l'explication de l'objet scientifique, soumise au verdict de<sup>28</sup> la vérification expérimentale, l'interprétation de l'objet significatif n'aura d'autre critère que sa cohérence, sa non-contradiction, l'inclusion ou la considération de tous les faits pertinents, la rigueur de sa formalisation (si formalisation il y a). Il est bien improbable que l'interprète manque son but, puisque son but est son point de départ retrouvé: il pourra

7/  
toujours nous dire "de quoi il retourne". \*A la condition d'avoir évité les erreurs de fait et les contradictions aucune lecture interprétative ne<sup>31</sup> pourra être tenue pour fausse: toute la question sera de savoir si elle est [pertinente]<sup>32</sup> adéquate spécifique<sup>33</sup> et complète, si elle atteint l'ensemble de l'objet à interpréter, ou seulement l'une de ses parties, l'une de ses manières d'être, l'un de ses niveaux d'existence.

Un très simple exemple, emprunté à mes souvenirs médicaux, attestera sur le plan de l'empirie la plus banale ce que j'énonce dans le langage de la théorie. Réflexion sur l'échec<sup>34</sup> Un jeune homme souffrant depuis des années de céphalées, de lassitude, de myalgies, de nausées, d'amaigrissement. Aucun diagnostic médical n'ayant pu être posé, le malade fut confié à un excellent psychothérapeute: la psychanalyse, remarquablement conduite, ne manqua pas de trouver un sens parfaitement recevable pour tous les troubles somatiques, elle ne fut pas sans conséquence

8/  
favorable sur la situation familiale du patient: mais les céphalées, les myalgies, l'anorexie persistaient. Je ne sais quel hasard fit découvrir, après la  $\psi$ ., l'existence d'une vieille toxoplasmose: un traitement spécifique eut assez rapidement raison des troubles dont souffrait le patient. Pourtant, l'interprétation psychanalytique de ses symptômes n'était nullement fausse: son seul défaut était de n'être pas une interprétation causale, et partant de n'être pas une méthode adéquate de guérison: c'était, néanmoins, une mise au jour attentive et juste de la structure et de la dynamique psychique du patient à l'époque de sa maladie: dans la mesure où celui-ci était considéré en sa qualité<sup>38</sup> "de malade", l'interprétation n'avait porté que sur le<sup>39</sup> "fond biographique" et sur des "symptômes d'accompagnement". Le fait de n'être pas fausse ne suffisait pas à lui assurer la fonction thérapeutique attendue. Si perspicace et compétent<sup>40</sup> que fût en l'occurrence le

Le sens que je confère à un  $\psi$  dans la précompréhension est

[Page 9 non numérotée]

A<sup>41</sup> d'une part l'assertion d'une valeur – la confirmation d'un rôle que la "culture" assigne à ce  $\psi$ . Relais du passé.

$\psi$ , il ne pouvait que "passer à côté", parce que son activité était dénuée de la vertu pratique qu'elle avait implicitement revendiquée au moment où avait été formulée l'hypothèse d'une origine  $\psi$  som. de l'affection.

B<sup>42</sup> d'autre part l'ouverture d'une attente. Le sens préliminaire dans lequel je prends ce  $\psi$ . n'est rien de plus que le sentiment qu'un certain [type] d'interprétation est indiqué ds. la circonstance. Le résultat lui-même n'est pas anticipé; ce qui est pressenti n'est pas le sens final, mais le registre dans lequel il devra s'inscrire.

41 «A»: ajout marginal gauche.  
42 «B»: ajout marginal gauche.

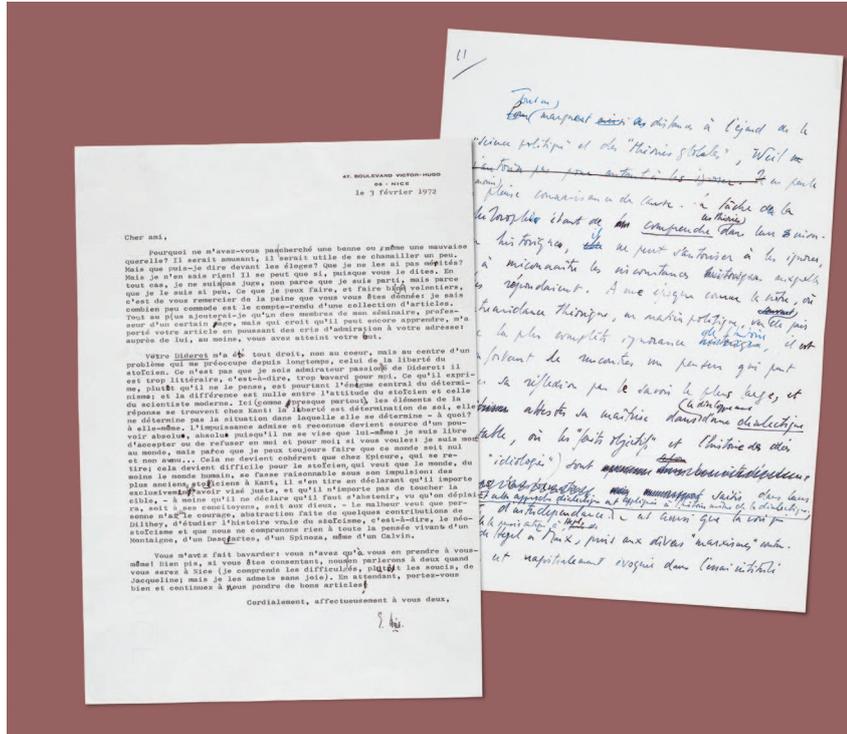
## Les entretiens

# Table ronde

tenue lors de la réunion  
du Cercle d'études  
à l'Université de Lille –  
Institut Éric Weil,  
le 17 novembre 2022

avec la participation de  
**Luis Manuel A. V. Bernardo,**  
**Marco Filoni, Gilbert Kirscher,**  
**Jean Quillien, Martin Rueff,**  
**Julien Zanetta**

animée par **Patrice Canivez,**  
**Stéphanie Cudré-Mauroux**  
et **Sequoya Yiaueki**



**Stéphanie Cudré-Mauroux:** Je vous remercie, cher Patrice et cher Sequoya, pour vos présentations qui nous engagent à lancer de suite la discussion. Est-ce que quelqu'un souhaite réagir aux informations historiques que Patrice Canivez vient d'exposer ?

innocemment si je pouvais le revoir pendant le colloque, il me dit qu'il repartait. Il n'était venu que pour entendre et saluer son « ami Weil » qui introduisait le colloque (c'était « Hegel et nous »).

**Gilbert Kirscher:** Je veux bien.

J'avais donc fait la connaissance en vingt-quatre heures des deux amis les plus proches du philosophe, Jean Starobinski et Livio Sichirollo (dont Marco Filoni, ici présent, devint l'un des plus proches élèves: il a beaucoup publié sur son maître et établi en particulier le catalogue de son impressionnante bibliothèque).

**Stéphanie Cudré-Mauroux:** Avec plaisir, Monsieur Kirscher!

Weil était très discret. Je n'ai découvert la véritable importance de son amitié avec Starobinski qu'après la mort de Weil, par Anne Weil et Catherine Mendelsohn, lors de visites régulières à Nice. Elles parlaient des liens toujours vivants avec lui et son épouse. Même les familles étaient liées: on se retrouvait pendant les vacances, en Italie par exemple.

**Gilbert Kirscher:** Je commencerai par l'anecdote. Weil m'avait emmené en septembre 1965 à un colloque sur Hegel à Urbino. J'y ai rencontré Livio Sichirollo, secrétaire du colloque, qui fut jusqu'à la fin de la vie de Weil un de ses plus proches amis. Le lendemain, je fis une autre rencontre. La conversation à table était vive et passionnante. L'un des participants, dont je ne connaissais pas le nom, était fascinant. Il parlait magnifiquement du livre qu'il venait de publier: *L'Invention de la liberté*. On me dit que c'était Starobinski dont je ne connaissais que la voix pour l'avoir beaucoup entendue à la radio qui s'appelle aujourd'hui France Culture. À la fin du repas je me suis trouvé avec lui devant un café à parler cinéma, de westerns surtout dont il me révélait l'intérêt philosophique. Quand je lui demandai

Quant à Livio Sichirollo, j'ai été témoin de son étroite amitié avec Weil, nouée à partir d'un projet d'article pour la revue *Critique*. Il m'a confié pour les Archives Weil de Lille un grand nombre de lettres reçues de Weil.

Weil avait invité Starobinski en 1966 ou 67 à la Faculté des Lettres de Lille (qui allait lui attribuer plus tard son premier doctorat *honoris causa*). Starobinski y donna une conférence sur *Princesse Brambilla* d'E.T.A. Hoffmann.

Lettre d'Éric Weil du 3 février 1972 à Jean Starobinski et manuscrit de la recension des *Essais et Conférences* par Starobinski pour *La Gazette de Lausanne* en 1972. «Il serait amusant, il serait utile de se chamailler un peu», écrit Weil. En juillet 1991, Starobinski se souviendra que son ami «aimait être l'homme-contre disant», qu'il «y avait toujours une riposte à attendre de sa part.» (*France Culture*, 4.7.1991)

Je ne me souviens plus de son exposé, mais de la conversation à la fois chaleureuse et savante entre eux. Je faisais le taxi entre l'Université et le domicile de Weil. Je me souviens d'un échange sur les vieux rois chez Shakespeare! Ils s'intéressaient au détail significatif voire amusant, révélateur de ce fond de précompréhension dont parle Starobinski dans ses notes. Je les sentais de connivence, heureux de converser.

Voilà, je souhaitais rappeler ces moments heureux. Ah oui! Je voulais dire aussi, naïvement, pensant à ce livre, *L'Invention de la liberté*, que je le trouve extraordinaire par sa culture riche et diverse et par sa clarté d'expression. Quelle langue! Je ne connaissais à cette époque que Starobinski et Lévi-Strauss pour écrire et parler un français aussi fluide, aussi précis et nuancé, aussi élégant. Quant au contenu, Weil déjà, dans sa thèse allemande sur Pomponazzi dirigée par Cassirer et dans son mémoire dirigé par Koyré sur Pic de la Mirandole, s'était tourné vers cette invention de la liberté qui s'ébauchait à la Renaissance.

Les notes de Starobinski sur l'interprétation, que nous avons sous les yeux [l'inédit de la page 6], me semblent s'accorder avec la pensée de Weil. Si le langage est différent, l'idée fondamentale est la même. Nous vivons dans un monde déjà plein de sens puisque nous parlons et que la réalité nous apparaît par le langage. Nous sommes toujours déjà dans une précompréhension. Elle peut susciter notre réflexion, le désir de la critique et de l'approfondissement, d'une compréhension plus concrète. Ainsi n'y a-t-il pas de fait pur, pas de fait sans signification.

Et de même, sur l'idée de fin de l'histoire, Weil aimait rappeler que la fin, c'est un maintenant et que c'est à partir d'elle que nous nous retournons sur le passé pour en faire l'histoire qui a abouti à elle. Weil aimait remarquer à titre d'exemple qu'il ait plu à telle heure tel jour dans un passé lointain en Bretagne n'en faisait pas un fait. Cela ne devient un fait que s'il est suivi d'effets qui ont quelque importance pour ceux qu'il touche. Les notes de Starobinski qu'il nous est donné de lire me paraissent en résonance parfaite avec les pensées de Weil. Weil les a prolongées et développées dans sa *Logique de la philosophie* qui est au fond une réflexion sur l'affrontement des précompréhensions. On pourrait peut-être dire que la *Logique de la philosophie* développe le cercle herméneutique intégral des précompréhensions sous forme d'un système jamais clos de différentes attitudes fondamentales irréductibles les unes aux autres, un système qui admet que le sens n'existe que dans sa diffractation en multiples sens déterminés.

On peut aussi relire «Vertu du dialogue». Starobinski et Weil avaient l'amour du dialogue. Ils aimaient les colloques, dont les fameuses *Rencontres internationales de Genève*, suscitées par l'intérêt, après la guerre, d'un dialogue entre hommes de culture qui penseraient la possibilité de la paix. Oui, les notes de Starobinski me paraissent s'accorder avec la pensée de Weil, mais loin de la répéter, elles conduisent de manière originale, loin de la philosophie systématique, à l'étude précise de textes de la littérature ou de la philosophie, à la considération d'œuvres d'art singulières, ou encore aux présupposés de la science.

Je termine sur une question. Peut-on savoir si et quand Starobinski a lu la *Logique de la philosophie* et si ses notes sont antérieures ou postérieures à cette lecture?

**Stéphanie Cudré-Mauroux:** Julien Zanetta et moi avons évoqué rapidement avant cette table ronde la question de la datation du document inédit [voir illustration p. 6]. Quand ce texte a-t-il pu être rédigé? Est-ce qu'il a donné lieu à une conférence? J'ai cherché parmi tous les textes publiés de Jean Starobinski, et pour l'heure nous n'avons pas d'indication que ce texte ait été publié. Je penche par conséquent plutôt pour l'hypothèse d'une conférence. Julien, tu t'étais fait toi-même une opinion. Je te passe la parole...

**Julien Zanetta:** Oui, j'avais énoncé la date de 1972, parce qu'effectivement ce sont des problèmes qu'il rencontre à ce moment-là, notamment dans l'article intitulé «Les décisions présentes de l'historien» et où, justement, il cite Weil: «l'historien en choisissant son sujet se choisit lui-même». Il s'agit déjà de cette idée d'une circularité qui est véritablement au cœur de la rencontre entre auteur et critique. Ce dernier consignait évidemment ses analyses selon un code littéraire particulier. D'ailleurs celui qui a bien souligné cela, c'est Jean Bollack, dans le livre que tu as édité Stéphanie; Bollack que Starobinski lisait, comme Éric Weil. Le «transcodage» dont parlait Patrice et le code littéraire relèvent du même vocabulaire et s'y découvre cette espèce de symétrie, en tout cas de parallèle, qui complète tout à fait à propos ce qui a été dit précédemment.

Je prolonge encore un instant, parce qu'il me semble y avoir un absent dans la discussion: Cassirer. Et je trouve qu'il y a un lieu éloquent où Starobinski en rend compte explicitement, c'est dans la préface au *Problème Jean-Jacques Rousseau*. Dans ce texte, Weil est appelé à comparaître et Starobinski effectue un mouvement critique auquel ceux qui le lisent sont accoutumés: il envisage deux pôles et en fait la synthèse. Comme il l'avait fait entre Spitzer et Poulet, il prend Weil et Cassirer, et taille sa voie au milieu, entre l'accusateur et le séducteur, entre la voix douce et la voix morigénante. Ensuite, l'air de rien, il réalise une espèce de synthèse qui rassemble tout le monde en une extrême conciliation, toute helvétique. Je laisse peut-être Martin en parler davantage.

**Stéphanie Cudré-Mauroux:** Martin, je te vois en ligne. Avant que je ne te passe la parole, me permets-tu de la donner à M. Bernardo qui a envie de réagir ici à Lille. Il a levé la main. Merci Martin, nous revenons à toi très vite!

C'est à vous M. Bernardo.

**Luís Manuel A. V. Bernardo:** Avant tout, merci de m'avoir permis d'être ici, de pouvoir partager ce moment. En lisant ce texte, qui m'est apparu très intéressant parce qu'on y sent le dynamisme d'une pensée qui est en train de se faire, qui se travaille elle-même autour d'un sujet essentiel, celui de l'objectivité propre aux sciences humaines dans la mesure où elles sont interprétatives, cela m'a rappelé des lectures. En reprenant *La Relation critique*, dans la version augmentée de 2001, j'ai pu rendre raison de ce rapprochement. En effet,

dans le troisième sous-titre, « L'interprète et son cercle », du chapitre qui porte sur « Le progrès de l'interprète », et plus particulièrement dans les pages finales, il y a des passages et des phrases qui sont exactement les mêmes, ou qui sont reprises avec de petites variantes. Les exemples apportés diffèrent parfois (Rousseau au lieu des Incas et de Racine), de même que certains choix de mots (« je ne veux pas céder à l'oubli », p. 199, au lieu de « je ne peux pas céder à l'oubli », p. 2 du manuscrit). Le recours à certains concepts (comme celui de *prétexte*, p. 200, issu de l'herméneutique) se substitue à d'autres concepts plus kantien (comme celui de *d'unité synthétique*, p. 4 du manuscrit). La préférence pour des illustrations et des questionnements en rapport avec la psychanalyse, dans le manuscrit, est mitigée dans le livre publié (Descartes, par exemple, est convoqué pour montrer un dispositif littéraire d'effacement de la circularité de l'interprétation, p. 200). Mais une même séquence d'arguments est repérable dans les deux textes. Il y a vraiment beaucoup de passages qui mériteraient

d'être collationnés, ce que nous ne pouvons faire dans cette discussion. Mais il y a une différence à mon avis très importante. Le manuscrit entre directement dans le sujet du rapport entre l'interprétation et l'intérêt pour un objet jugé intéressant « devant-être-interprété » (p. 2) pour trouver après « le vertige d'un cercle » (p. 3). Il se situe donc par rapport au cercle herméneutique avancé par les auteurs allemands. En revanche, le texte publié commence par le cercle d'un métalangage totalisant, marxiste et structuraliste, et introduit l'idée d'un second cercle mené

par l'intérêt de l'objet, pour conclure avec les propositions du manuscrit. Celles-ci sont ainsi déduites du passage par les deux cercles et constituent une espèce de développement résolutif. Donc, pour la datation cela peut aussi être intéressant. S'agit-il d'un texte préparant celui qui est devenu une publication ? Le brouillon d'une partie de ce texte ? D'un texte contemporain de l'écriture du second, entretemps partiellement récupéré et partiellement délaissé ? Si l'on veut considérer ces hypothèses, il faut bien reconnaître la différence entre le caractère plus figé de sa pensée, plus préoccupé par les risques des deux cercles, notamment celui d'une version langagière du savoir absolu hégélien, dans la version éditée, et celle plus libre, plus souple traduite dans le manuscrit, où pointent les rapports entre sujet et objet, l'historicité qui les constitue, la culture en tant qu'horizon de sens. C'est ainsi que, dans le manuscrit, l'absence d'un fonds théorisant et de cette longue préparation autour de Rousseau, que le livre propose, permet de suggérer, à la fin, la coexistence de deux versions également valables portant sur le même

objet, l'une explicative causale et l'autre interprétative, quoique les conséquences qui découlent de chacune d'elles divergent. Dans les deux cas, néanmoins, un même fil rouge se présente. Il semble bien que Starobinski essaie une troisième voie, ni strictement libidinale, centrée sur l'expression autoréférentielle, ni celle d'une complète abnégation en faveur de la voie de l'objet, une troisième voie qui miserait sur le droit de l'interprète, en tant que sujet historique, à son interprétation dès lors qu'il prend le texte en soi-même, dans son caractère d'événement porteur de sens, et qu'il aboutit de ce fait à rendre son existence plus sensée.

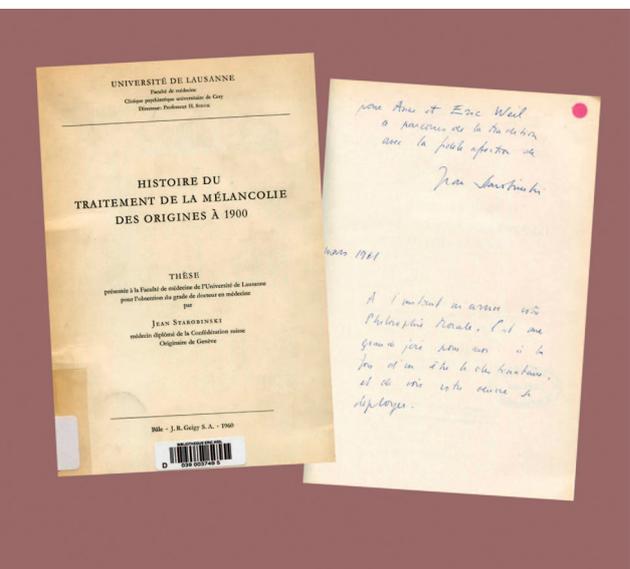
Voilà. C'est là mon premier ajout. Je ne sais pas si cela peut mener quelque part. Et puis, il y a un autre aspect que je veux mettre en évidence, lequel découle aussi du rapprochement des deux textes. Celui qui est publié porte une référence explicite à Éric Weil dans une note de la page 201. Starobinski y mentionne l'article « On the Language of the Humanistic Studies », publié en 1969 dans la revue *Daedalus* suite à un colloque tenu l'année précédente. L'article appuie l'idée que la formalisation dans les sciences humaines est bien difficile, sinon improbable. Et donc, revient ainsi le problème du statut des sciences humaines, de la portée de l'objectivité qui leur revient en propre, tout particulièrement, comme on le voit, si celle-ci est en rapport avec le type et le niveau de formalisation, ou de la capacité de faire valoir une certaine cohérence. Mais aussi, s'interpose alors cette voix, insoupçonnée tout au long du texte, mais qui, se montrant juste à la fin et presque cachée dans une note, se révèle être celle d'un interlocuteur privilégié. Le fait doit donner lieu à des hypothèses sur la dédicace du manuscrit à Éric Weil et sur sa datation, il demande aussi une recherche de ce qui, dans l'article de Weil, est en rapport avec ces deux textes. Avec la critique du formalisme, je pense à deux ou trois idées qui me semblent avoir été partagées entre eux : que les objets des humanités nous *intéressent*; que nous ne sommes jamais dans un régime d'extériorité en ce qui concerne l'histoire, la tradition et la culture; que l'interprétation n'est jamais fermée et que le nombre des interprétations valables n'est pas prévisible; que l'objet et les interprétations qui veulent en rendre le sens forment un tout solidaire; que les humanités ont bien leur objectivité, différente de celle des sciences, mais non moins repérable. Et en ce qui concerne l'essai d'une troisième voie, Weil apporte une notion collatérale, mais peut-être majeure, celle d'un passage exigé d'une vision statique à une conception dynamique des humanités. Seulement pour terminer, par rapport à Patrice qui disait qu'il avait pris surtout les thèmes « intérêt » et « pluralisme des interprétations », pour moi ce qui m'a aussi attiré, c'est l'idée qui se trouve chez les deux auteurs d'un objet qui est déjà porteur d'un sens schématique. Pourquoi ? Parce qu'une de mes grandes préoccupations avec la philosophie de Weil a toujours été de comprendre comment se produit ce système avec toutes ses catégories, comment cela se fait. À la fin, le résultat vertigineux du jeu des *trois* cercles herméneutiques est bien de rendre un objet qui était latent déjà au début, mais de le rendre dans une forme plus aboutie, encore plus sensée. Cela m'est apparu comme une des propositions qui structurent ces deux textes de Starobinski. Je termine ici, merci.



Lot de lettres adressées en 1958 par Éric Weil à Jean Starobinski. À cette époque, Weil travaille à l'Université de Lille et pour la revue *Critique*, comme le signalent les en-têtes.

**Stéphanie Cudré-Mauroux** : Ne terminez pas... Martin, si tu as maintenant envie d'intervenir, c'est à toi.

**Martin Rueff** : Il m'est agréable de remercier les organisateurs de cette table ronde. Ils sont comme les témoins de l'union amicale que nous célébrons en ce jour : d'une part les Archives littéraires suisses et en tout premier lieu Stéphanie Cudré-Mauroux qui est ici le témoin de Jean Starobinski et d'autre part, l'*Institut Éric Weil*, et nommément Patrice Canivez et Sequoya Yiaueki, qui sont les témoins d'Éric Weil.



Jean Starobinski et Éric Weil furent des amis fidèles, ce point a été souligné avec éloquence. Leur amitié dura près de trente ans, de 1947, au lendemain de la guerre, à 1977, date de la mort d'Éric Weil. Quelque chose émeut dans cette fidélité marquée par des rencontres, des échanges, des relations épistolaires dont nous découvrons la teneur. Cette amitié témoigne du caractère des deux hommes, mais aussi sans doute, d'une époque de la vie culturelle et intellectuelle de l'Europe de l'après-guerre. Une admiration réciproque, une courtoisie sans arrière-pensée, une passion de connaître et de comprendre attachent ces deux *alliés substantiels* pour citer le poète René Char.

L'amitié est si étroitement liée à la vie de la pensée que la philosophie inclut le *philos*, l'ami, dans son nom même. Au XX<sup>e</sup> siècle, les amitiés entre philosophes sont plus rares, même si elles ne disparaissent pas (Adorno et Horkheimer, Deleuze et Guattari qui consacrent de belles pages à l'amitié dans *Qu'est-ce que la philosophie?* Paris, Minuit, 1991, pp. 8-10).

L'amitié est si étroitement liée à la vie de la pensée que la philosophie inclut le *philos*, l'ami, dans son nom même. Au XX<sup>e</sup> siècle, les amitiés entre philosophes sont plus rares, même si elles ne disparaissent pas (Adorno et Horkheimer, Deleuze et Guattari qui consacrent de belles pages à l'amitié dans *Qu'est-ce que la philosophie?* Paris, Minuit, 1991, pp. 8-10).

Pour les anciens, la proximité de l'ami et du philosophe allait si bien de soi qu'Aristote en faisait un des chapitres de son éthique et il faudrait ici s'attarder sur les analyses classiques de *l'Éthique à Eudème* et de *l'Éthique à Nicomaque*. Elles culminent dans un texte d'une grande densité (*Éthique à Nicomaque*, 1170 a 28 - 1171 b 35) : « l'ami est en effet un autre soi-même (*heteros autos*). Et comme, pour chacun, le fait même d'exister (*to auton einai*), est désirable, il en va de même (ou presque) pour l'ami. L'existence est désirable parce qu'on sent qu'elle est une bonne chose et cette sensation (*aisthesis*) est une chose douce par elle-même. Mais alors pour l'ami aussi il faudra consentir qu'il existe et c'est ce qui arrive quand on vit ensemble et qu'on partage (*koimonein*) des actions et des pensées. [...] L'amitié est en effet une communauté, et, comme il en est pour soi-même, il en va aussi pour l'ami : et tout comme, par rapport à soi, la sensation d'exister (*aisthesis oti estin*) est désirable, ainsi il en ira pour l'ami ». De nombreux philosophes se sont penchés sur ce passage où ils reconnaissent sans doute une dimension de leur propre existence : l'ami nous consent

un surcroît d'existence. Il ajoute de la vie à notre vie comme nous ajoutons à la sienne et c'est ainsi que le meilleur ami est celui qui garantit une meilleure vie.

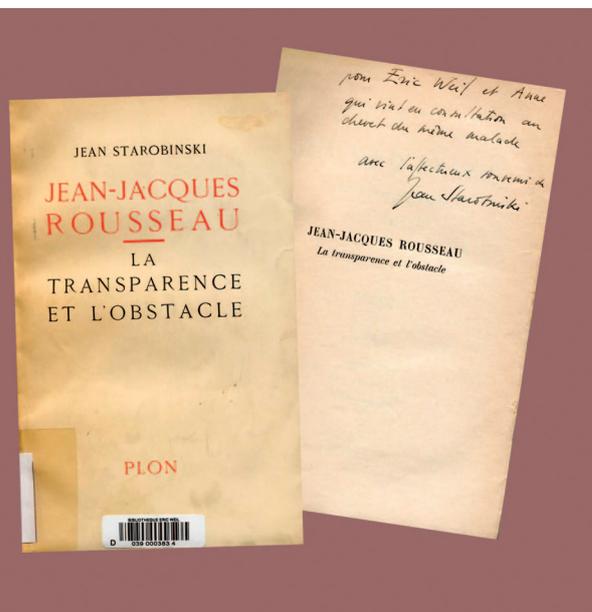
L'amitié de Jean Starobinski et d'Éric Weil est la rencontre de deux manières de penser et cette différence doit maintenant être soulignée.

Starobinski fut un historien des idées qui lisait la philosophie, la respectait et la tenait à distance respectueuse ; Weil un philosophe pour lequel le rapport de la philosophie à l'histoire était tel que la seconde ne devait pas venir troubler la première. Starobinski donne plus à la philosophie que Weil ne donne à l'histoire.

Une des singularités critiques de Jean Starobinski reste en effet d'avoir été à la fois un critique au talent éblouissant tout à la fois épris de la singularité des œuvres, capable d'interpréter avec un doigté nonpareil les mots des écrivains et de raconter ses rencontres et un historien des idées exigeant, lecteur des philosophes et parfois proche d'eux (à côté d'Éric Weil il faut citer au moins Maurice Merleau-Ponty). Il est arrivé aussi qu'il se penche sur des écrivains-philosophes pour rénover leur lecture (Montaigne et Rousseau au moins). Et quand bien même de telles enquêtes furent rares, il s'est aussi livré à quelques analyses de concept<sup>1</sup> – qu'il traita sans doute plus volontiers comme des idées : l'identité, la subjectivité, la largesse, l'action, la réaction<sup>2</sup>. Or cette double carrière ne pose pas seulement le problème bibliographique de la cohérence d'une approche critique, mais aussi celui du rapport entre le critique littéraire historien des idées et la philosophie. Si ce problème fut, dans le cas de Jean Starobinski, un problème de fait, il faut rappeler qu'il est de droit. On se rendra attentif à un développement esquissé en 1965 dans « Les directions nouvelles de la recherche critique » et repris pour être développé en 1971 dans les « Considérations sur l'état présent de la critique littéraire<sup>3</sup> ». Starobinski s'interroge sur l'effet théorique des sciences humaines sur la critique littéraire. Il se penche sur la sociologie (celle de Barthes car Barthes fut sociologue avant d'être sémiologue), sur la psychanalyse (celle de Maury), sur la stylistique (celle de Spitzer). On a bien affaire à des « sciences humaines » qui prétendent, comme pratiques théoriques, rendre compte de leur objet et de leur méthode sous le concept, mais aussi élever leur pratique à la théorie générale de l'homme qui les fonde – l'homme étant défini tour à tour comme sujet social, désirant ou parlant. Or les sciences humaines sont en mal de théorie générale et Jean Starobinski appelle la recherche de cette théorie de ses vœux et c'est à la philosophie qu'est demandée cette théorie générale. En 1965, après avoir achevé sa critique des prétentions hégémoniques des sciences humaines, Jean Starobinski enchaîne : « Sartre dans *Questions de méthode*, a nettement formulé le programme d'une « méthode progressive-régressive », plus souple encore que la psychanalyse existentielle suggérée dans *L'Être et le Néant* et développée dans son *Baudelaire*<sup>4</sup> ». Cette méthode philosophique est louée parce qu'elle élucide sans réifier. « Expliciter cette compréhension ne conduit nullement à trouver les notions abstraites dont la combinaison pourrait la restituer dans le Savoir conceptuel mais à reproduire soi-même le mouvement dialectique qui part des données subies et s'élève à l'activité signifiante ». Ces lignes de Sartre font éclater un reproche que toute philosophie ou presque

Choix de dédicaces de Jean Starobinski à Éric Weil. Propriété de l'*Institut Éric Weil*. « pour Anne et Éric Weil ce parcours de la tradition avec la fidèle affection de Jean Starobinski mars 1961 A l'instant m'arrive votre Philosophie Morale. C'est une grande joie pour moi – à la fois d'en être le destinataire, et de voir votre œuvre se déployer. »

adressera à la critique scientifique: cette science [...] oublie de se mettre elle-même en question, et de s'interroger sur la signification de son projet d'être science<sup>5</sup>. Ce que Sartre nous apprend ce n'est pas que les sciences humaines manquent d'humanité – c'est qu'elles manquent la science faute de s'interroger sur le rapport entre la pratique théorique qui est la leur et la théorie générale qui devrait les fonder. C'est du même coup leur programme méthodologique qui vacille. Gloire à la « philosophie qui a sur les sciences humaines la supériorité de mieux connaître le risque et le non-fondé de son entreprise ». Il faut de la philosophie à la critique littéraire car seule la philosophie est capable de « remonter des techniques d'explication (qui se croient établies sur le terrain ferme des lois scientifiques) à une réflexion compréhensive qui s'interroge sur le sens de toute technique explicative ». Starobinski peut alors conclure: « la réflexion philosophique, dès lors, nous apparaît comme le point où finissent par converger les tendances que nous avons opposées: discours scientifique sur la littérature et conscience littéraire de la littérature. [...] Je veux donc croire (et ce n'est là peut-être qu'un acte de foi de ma part) qu'il est un point culminant où savoir, réflexion et création coïncident: sous la forme d'un savoir qui se conteste et d'une création qui se dépasse en conscience de soi. L'équilibre parfait est sans doute rarement atteint ». Il reste que Starobinski indique deux points d'équilibre parfait: la critique de Sartre (« qui se situe en ce point privilégié »), la critique de Blanchot (« qui occupe souvent ce lieu privilégié »).



« pour Eric Weil et Anne qui vint en consultation au chevet du même malade avec l'affectueux souvenir de Jean Starobinski. »

La philosophie protège la critique littéraire contre les vaines prétentions des sciences humaines; elle indique la théorie générale de la compréhension comme raison explicative. Sartre et Blanchot incarnent la relation critique accomplie et consciente d'elle-même.

On ne saurait déplier ici toutes les conséquences de l'articulation proposée par Jean Starobinski entre critique littéraire, histoire des idées, sciences humaines et philosophie, mais on peut soutenir sans craindre la contradiction qu'elle ne se retrouve pas chez Weil, même si l'un et l'autre partagent la conviction que c'est à la philosophie qu'il incombe de garantir la solidité de l'édifice des savoirs.

Cependant à relire la *Philosophie morale* et la *Philosophie politique* de Weil, on mesure que la philosophie pour Weil ne doit rien à l'histoire des idées. Le philosophe ne fait pas d'histoire des idées. Sa logique est autre. Starobinski fut fasciné par cette logique dont la rigueur lui permit de se tenir à distance de certaines versions galvaudées de la phénoménologie française. En d'autres termes, Weil permit à Starobinski de contrebalancer sa passion pour la phénoménologie par un scrupule kantien. Ainsi, le dialogue entre Weil et

Starobinski est-il sans doute un des épisodes du débat entre kantisme et phénoménologie qui traverse l'histoire de la philosophie en Europe au vingtième siècle.

À n'en pas douter, Rousseau fut un des enjeux herméneutiques de ce débat.

Ce ne serait donc pas le moindre mérite d'une enquête sur la doctrine rousseauiste de la sensibilité que de permettre la réouverture d'un dossier comme toujours déjà refermé par l'exégèse: celui des relations entre Rousseau et Kant<sup>6</sup>. Les néokantiens ont considéré, dans leur ensemble, que ces relations relevaient de la philosophie morale et qu'elles ne concernaient pas la théorie de la connaissance<sup>7</sup>.

Ainsi, la doctrine rousseauiste de la sensibilité ne permettrait pas seulement d'arracher Rousseau, mais Kant lui-même, aux néo-kantiens<sup>8</sup>. On disposerait de la sorte d'un instrument systématique et herméneutique pour inverser l'imprécation d'Éric Weil: « il fallait Kant pour penser les pensées de Rousseau<sup>9</sup> », car il faudrait peut-être la pensée de Rousseau sur la sensibilité pour repenser la pensée de Kant elle-même.

Encore la formule de Weil, ce « kantien post-hégélien », pour reprendre ses termes<sup>10</sup>, mériterait-elle d'être comprise et avec elle les préjugés qu'elle charrie et dont Jean Starobinski offre un écho paradoxal partout contredit dans son œuvre – « Il fallait Kant pour penser les pensées de Rousseau », écrit Éric Weil (et nous ajouterons: il fallait Freud pour penser les sentiments de Rousseau<sup>11</sup> »).

Dans, « Penser et connaître, la foi et la chose en soi », texte dans lequel il veut situer la doctrine kantienne de la foi, Éric Weil souligne l'ambiguïté du lexique kantien et conclut: « nous sommes donc obligés de fixer nous-mêmes l'usage et d'opposer d'une part, penser et connaître, de l'autre, savoir et science, en réservant les premiers termes à la métaphysique et à sa forme particulière de savoir, les seconds à la science et ses objets. Si l'on accepte cette convention, il est permis, il devient inévitable, d'affirmer que Kant, qui dénie à la raison pure la possibilité de connaître et de développer une science, lui reconnaît, en revanche, celle d'acquiescer un savoir, qui au lieu de connaître, pense<sup>12</sup> ».

Mais qu'est-ce donc que la raison pure pense sans pouvoir le connaître sinon ce qui se soustrait à la connaissance – à savoir les plus hauts intérêts de la moralité? La raison pure et elle seule peut penser la liberté que la science ne peut connaître. Mais comment alors ce que la raison pure pense ne serait-il pas soustrait aux exigences d'un discours vrai? Weil reformule la question en termes kantien: « comment l'usage des catégories non-schématiques peut-il être légitimé? ». Sa position est nette: à partir d'une lecture de la seconde édition des *Paralogismes* (B 432), il soutient la possibilité d'un usage des catégories sans que la sensibilité intervienne au début: elle sera seulement « visée à la fin ». À l'entente des néo-kantiens, Weil soutient donc que la raison pure, dans les catégories pures, peut penser des objets qu'elle ne connaît pas.

« Notre connaissance, qui n'est certes pas pure réceptivité, n'est cependant jamais sans réceptivité; notre penser est activité et précisément pour cette raison ne fournit aucune connaissance, la connaissance étant définie par la réceptivité que l'entendement soumet à son pouvoir unificateur (conceptuel), mais qui, toute sujette qu'elle est à l'entendement, fait aussi à jamais dépendre

celui-ci d'elle, quand il s'agit de *déterminer* un objet<sup>13</sup>». Ce que la raison pense n'est autre que ce qui importe le plus à l'homme et qui ne peut faire l'objet d'aucune connaissance: «c'est l'action, plus exactement, la décision en vue de l'action. Et la décision est d'un ordre tout autre que celui de la connaissance: elle a affaire aux choses-en-soi, étant l'acte d'une chose en soi». Parce qu'elle la relie à l'action comme à sa fin la plus propre et qu'elle fait du *Je* entendu comme chose en soi son foyer, la lecture proposée par Éric Weil de la conception kantienne de la pensée tranche avec les lectures spéculatives et idéalistes. Il reste que si ce que Weil soutient de Kant est vrai, ce qu'il soutient du rapport de Kant à Rousseau ne peut l'être, car du propre aveu de Kant, c'est Rousseau qui, après que Hume l'avait réveillé, «l'a remis dans le bon chemin». Rappelons ce texte célèbre:

«Moi aussi, par inclination, je suis un chercheur. Je ressens toute la soif que donne la connaissance, tout l'inquiet désir d'y faire des progrès, ou encore le contentement de chaque acquisition. Il fut un temps où je croyais que cela seul pouvait constituer l'honneur de l'humanité, et où je méprisais le peuple qui ne sait rien. Rousseau m'a remis dans le bon chemin. Cet aveuglement disparaît; plus de supériorité; j'apprends à honorer les

hommes et je me trouverais plus inutile que le travailleur ordinaire, si je ne croyais pas que la seule étude capable de justifier toutes les autres est la restauration des droits de l'humanité<sup>14</sup>».

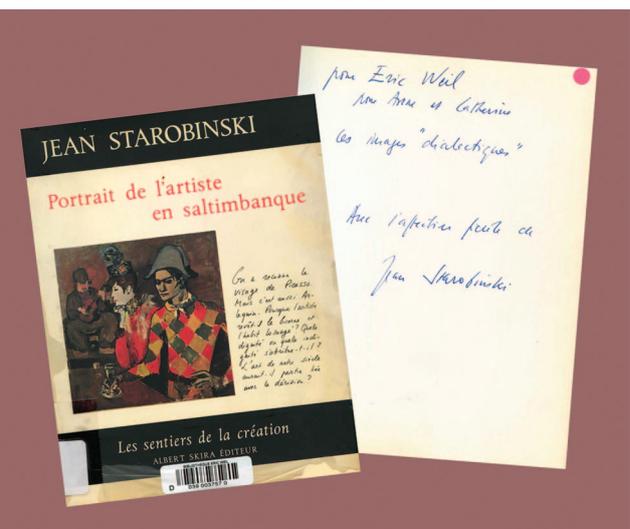
Weil nous rend attentif à ce texte qu'il ne cite pas. On peut en effet le traduire dans les termes de sa propre lecture: c'est Rousseau qui a invité Kant à se détourner de la connaissance pour penser cela seul qui est à penser par la raison – la liberté.

Il faut donc repartir des pensées de Rousseau sur la sensibilité et considérer ce qu'elles ouvrent et qu'elles permettent de penser chez Kant même. On pourrait ainsi, à partir de la considération de la sensibilité, comparer le fondement et les effets du sentiment moral chez Rousseau et chez Kant: la pitié de l'un et le respect de l'autre<sup>15</sup>. À ce propos, c'est bien parce qu'il refuse, en droite orthodoxie kantienne, la dimension pathologique du sentiment moral, qu'Ernst Cassirer peut écrire de Rousseau: «trait remarquable chez lui – contrairement à l'opinion dominante au XVIII<sup>e</sup> siècle, le sentiment est exclu du principe fondateur de la morale<sup>16</sup>». C'est aussi cette thèse (néo)-kantienne qui pousse Cassirer à écrire que «contre le sentiment, c'est le primat de la Raison qu'on (*id est*: Rousseau) affirme» et à laisser entendre que la morale de Rousseau n'est aucunement une morale du sentiment et qu'elle est la forme la plus radicale de la pure morale de la loi qui ait été formulée avant Kant<sup>17</sup>. Mais n'est-ce pas oublier un peu trop vite que les «actes de la conscience ne sont pas des jugements, mais sont des sentiments»

(*Émile*, IV, O.C. IV, p. 599 et *Julie ou la Nouvelle Héloïse*, VI, VII, O.C. II, p. 683)? N'est-ce pas écraser le rapport conscience/sentiment/nature sur le rapport loi/respect/fondement? Et plutôt que de refuser la nature sentimentale de la pitié, ne faudrait-il pas interroger la nature d'un sentiment que Kant lui-même présente comme «obscur<sup>18</sup>»? On pourrait tenter le trajet inverse à celui esquissé par Victor Delbos. Le célèbre auteur de *La Philosophie pratique de Kant* soutenait au début du siècle la thèse suivante: «loin donc de prétendre que le sentimentalisme de Rousseau, en s'introduisant dans la pensée de Kant et en y subsistant plus ou moins en a faussé et vicié le rationalisme, plus apparent en conséquence que réel, il semble plus juste de croire que les éléments positifs rationnels se mêlaient à l'interprétation que Kant se donnait du sentiment selon Rousseau, peut-être aussi à l'idée que Rousseau lui-même se faisait du sentiment<sup>19</sup>». Risquons la thèse contraire: ce n'est pas le rationalisme de Kant qui permet de purifier la thèse de Rousseau sur la conscience, mais bien le sentimentalisme de Rousseau qui permet de mieux saisir les «limites» du respect comme fondement subjectif de la morale kantienne<sup>20</sup>.

Je serai heureux d'entendre Patrice ou Sequoya sur la manière dont ils envisagent le Rousseau de Weil. Pour ce qui est de *La Transparence et l'Obstacle*, il me semble juste en effet de soutenir que Starobinski est partagé entre deux lectures philosophiques de l'œuvre de Rousseau qu'il renvoie dos à dos: une lecture sartrienne qui est celle qu'avait proposée Pierre Burgelin dans *La Philosophie de l'existence de Jean-Jacques Rousseau* (1952) et une lecture kantienne qui est celle de Weil.

**Patrice Canivez:** La question de Rousseau chez Weil est compliquée – Martin: super –. Très rapidement, c'est très ambivalent. Quand Weil critique Rousseau, il le critique sur des points qui, du point de vue de Weil, rendent Rousseau intéressant. C'est-à-dire qu'il va dire, d'un côté, Rousseau est quelqu'un qui expérimente des lignes de pensée, il va jusqu'au bout de ces lignes de pensée mais il ne les met pas en rapport. Donc, ce n'est pas cohérent. D'un autre côté, il y a cette idée qu'il fallait Kant pour penser les pensées de Rousseau. C'est une critique, bien entendu, mais c'est cela qui, d'un point de vue weilien, rend Rousseau intéressant. Rousseau est pour Weil est un exemple de philosophe chez qui la contradiction est signifiante. La contradiction et les divergences ne sont pas simplement des défauts. Elles sont philosophiquement signifiantes. Cela me fait penser – bien sûr ce n'est pas la même chose – à ce que dit Derrida dans *De la grammatologie*: la logique de la supplémentarité, c'est ce qui fait que Rousseau énonce la contradiction sans se contredire. Weil ne dit pas la même chose que Derrida, bien entendu. Pour Weil, Rousseau énonce la contradiction, précisément, en se contredisant. Mais il y a quelque chose d'un peu comparable. Rousseau fait partie de ces gens chez qui la contradiction a un contenu philosophique qu'il faut interpréter. Et deuxièmement, sur l'idée qu'il fallait Kant pour penser les pensées de Rousseau, je suis assez d'accord avec toi. Je ne partage pas les critiques de Weil par rapport à Rousseau, mais je ne vais pas entrer là dedans maintenant – Martin: tu l'avais dit lors du colloque de Genève, d'ailleurs – mais



«pour Eric Weil pour Anne et Catherine ces images "dialectiques" Avec l'affection fidèle de Jean Starobinski.»

l'idée est que, ce qui intéresse Weil, c'est comment on peut formuler une pensée dans des langages philosophiques différents. Ce qui va dans le sens de ta remarque, d'ailleurs. Son idée, c'est que Rousseau est un grand découvreur, il a découvert quelque chose de fondamental, mais il ne l'a pas formulé dans le langage conceptuel adéquat. Du coup, d'une certaine manière, il a recouvert sa propre découverte. Et c'est Kant qui trouve le langage qui permet de dévoiler, en tout cas de formuler, la découverte de Rousseau. Donc tu vois, la critique est d'une certaine façon un hommage. Là aussi, la critique porte sur ce qui fait l'intérêt de l'auteur. Mais Weil a dit la même chose à propos de Kant. Kant n'a pas lui-même trouvé le langage pour formuler sa propre découverte, celle de la réalité du sens, dans la troisième *Critique*.

**Martin Rueff:** Je te remercie Patrice. C'est passionnant tout comme est passionnante cette piste ouverte ici dans la direction d'une réflexion sur le langage. On trouve un nouveau point de contact d'importance avec Jean Starobinski.

Il ne me semble pas du tout exagéré de faire du chapitre VI de *La Transparence et l'Obstacle* le centre autour duquel gravite le livre toute entier: pour Starobinski le langage est tout à la fois le lieu de l'exposition de soi et de sa dissimulation, de sa révélation et de son voilement. Cette loi est celle de l'écrivain: elle ne correspond pas tout à fait à la légalité du système (avec ses possibilités théoriques – c'est l'ordre du système tel qu'un Victor Goldschmidt a su le révéler), ni à l'enchaînement des vécus (avec ses nécessités psychologiques – c'est l'ordre de l'existence tel qu'un Pierre Burgelin sut le déployer)<sup>21</sup>. On pourrait la désigner comme l'expérience du langage, le rapport du sujet parlant à l'être du langage. Et comme cet être est social, c'est toute l'anthropologie politique de Rousseau, mais aussi toute son existence qui se trouvent mises en jeu. Rousseau qui vit le langage comme risque et comme menace, Rousseau qui écrivit pour retrouver et se retrouver sait trop bien que le langage unit et sépare. Le langage est tout à la fois théâtre des opérations, allié et adversaire. Starobinski rappelle que Rousseau médita sur la réforme des signes, qu'il rêva d'une langue immédiate (pp. 179-183), qu'il éprouva en toutes circonstances les limites du langage (p. 200). Mais qu'il sut aussi que le langage était là à chaque moment de la doctrine de la vérité: voilement, dévoilement, exposition. C'est en ce point, peut-on dire avec le recul, que le livre de Starobinski découvre ses plus profonds pouvoirs. Il met au jour, sans autre appui que l'œuvre elle-même, ce qui doit être l'objet propre de tout discours critique: non seulement le rapport d'un homme à la société qu'il dénonce, non seulement celui d'un adulte à ses fantasmes (p. 203 sq.) ou à son enfance, non seulement d'un écrivain aux prestiges de l'expression, mais d'un être parlant à cet être singulier et difficile, complexe et ambigu et qui s'appelle le langage – la relation critique est à l'œuvre chez Rousseau écrivain, et Starobinski critique la parcourt pour l'offrir à notre méditation. En d'autres termes, «la coïncidence de la parole et de l'être n'est plus un problème, mais une donnée première»: Starobinski a répondu à la question qu'il s'était posée – «il reste à savoir si Rousseau réussit à accomplir cette conciliation du singulier et de l'universel, de l'authenticité vécue et de la vérité raisonnable» (p. 101 mais aussi

p. 83). La réussite de Starobinski dans *La Transparence et l'Obstacle* est d'avoir fait du langage le lieu où le logos du système et le pathos de l'existence pouvaient s'échanger et, s'échangeant, faire proliférer les sens de l'œuvre tout en assurant leur liaison: «C'est ici», écrivait Starobinski, «que l'on mesure la nouveauté apportée par l'œuvre de Rousseau. Le langage est devenu le lieu d'une expérience immédiate, tout en demeurant l'instrument d'une médiation. Il atteste à la fois l'inhérence de l'écrivain à sa source intérieure, et le besoin de faire face à un jugement, c'est-à-dire d'être justifié dans l'universel. Ce langage n'a plus rien de commun avec le «discours» classique. Il est infiniment plus impérieux, et infiniment plus précaire. La parole est le moi authentique, mais d'autre part elle révèle que la parfaite authenticité fait encore défaut, [...]. Rousseau a découvert ces problèmes; il a véritablement inventé l'attitude nouvelle qui deviendra celle de la littérature moderne [...]; on peut dire qu'il a été le premier à vivre d'une façon exemplaire le dangereux pacte du moi avec le langage: la «nouvelle alliance» dans laquelle l'homme se fait verbe» (p. 239).

**Marco Filoni:** Comme disait Martin – on ne se connaît pas, mais comme vous êtes le traducteur d'un de mes amis italiens, Giorgio Agamben, cela me fait plaisir de vous connaître – à propos d'Éric Weil et de Starobinski, à savoir que l'un est un philosophe et l'autre un historien des idées, je dirai que le troisième du cercle, si je peux me permettre de dire cela, c'était Livio Sichirollo, qui était un historien de la philosophie. Qu'est-ce que l'amitié philosophique à partir de Weil, Sichirollo et Starobinski? Je dirais que le cercle – j'utilise ce mot-là parce que j'ai été l'un de ceux qui ont eu la chance de participer au cercle de Sichirollo – concerne à la fois l'amitié et la philosophie. Sichirollo m'a dit ce qu'il l'avait appris de Weil: la rencontre d'un philosophe et d'un historien de la philosophie qui se retrouvent pour discuter de questions philosophiques, mais pas seulement pour des raisons philosophiques. C'est-à-dire qu'on n'était pas admis dans le cercle en raison de talents seulement philosophiques. Les talents étaient plutôt humains. On ne pouvait pas participer au cercle simplement en étant un bon philosophe, mais il fallait être aussi un bon ami. À partir de là, j'essaie d'imaginer l'amitié entre Starobinski et Weil. J'ai des témoignages de l'amitié entre Sichirollo et Weil. J'ai écrit, grâce à mon ami Gilbert Kirscher, un petit essai sur l'amitié entre les deux. J'ai utilisé un titre repris entre autres dans le *Phèdre* de Platon – *communes sont les choses entre amis* – mais pour analyser la notion d'amitié philosophique à partir de Livio Sichirollo, Éric Weil et Jean Starobinski, c'est peut-être Montaigne qui nous en dit le plus. Je n'avais encore jamais lu le livre de Starobinski sur Montaigne et je vous remercie pour cette invitation d'aujourd'hui qui m'a donné l'occasion de le faire. Starobinski cite, dans la préface de son livre sur Montaigne, une phrase que Sichirollo a utilisée quand, avant de mourir, il a écrit un petit ouvrage intitulé *Les Livres, les amis (Il libri, gli amici)*. Sichirollo était déjà malade, et c'est moi qui ai tapé le livre avec lui. Il me disait: c'est ici l'ouvrage le mieux réussi de ma carrière et de ma vie. Ma vie a été une vie de rencontres avec des personnes et de rencontres avec des livres. Il ne disait pas qu'il était un philosophe, il ne disait pas qu'il était un

historien de la philosophie. Il disait qu'il était un lecteur. La référence à Montaigne lu par Starobinski donne à réfléchir sur cette idée de rencontre. Montaigne a mis en garde les commentateurs : « il y a plus d'affaires à interpréter les interprétations qu'à interpréter les choses, et plus de livres sur les livres que sur autre sujet : nous ne faisons que nous entregloser ». Je pense aussi à l'amitié entre Montaigne et La Boétie. La différence entre l'amitié de Montaigne et la *philia* d'Aristote est expliquée par Montaigne lui-même. Montaigne dit que l'amitié n'est pas politique en ce sens qu'elle n'admet ni déséquilibre ni hiérarchie. Il exclut radicalement toute compromission avec l'utilité. L'ancienne amitié n'était pas pure – ni pour Aristote ni pour Cicéron – car il y avait une partie d'utilité. Mais Montaigne dit : mon amitié avec Étienne de La Boétie était libre de tout commerce avec les choses du monde. Peut-être pensait-il à une amitié parfaite : la perfection est d'ailleurs le code de l'esprit moderne qui peu après, avec Descartes, sanctionnera la différence ou plutôt le divorce entre la *res cogitans* et la *res extensa*, entre le domaine de la pensée et celui de la matière inerte. Mais sur ce point, c'est Maurice Merleau-Ponty, qui a été déjà cité, qui dit quelque chose qui va droit à l'essentiel. Maurice Merleau-Ponty dit : « loin que l'amitié de La Boétie ait été un accident de sa vie, il faudrait dire que Montaigne et l'auteur des *Essais* sont nés de cette amitié et qu'en somme, pour lui, exister, c'est exister sous le regard de son ami ». Cette phrase dit beaucoup de choses de ce qui se passait entre Livio et Weil. Je dois conclure avec le paradoxe qui consiste à traduire en français l'italien de Gilbert Kirscher. Parce que Gilbert a fait un texte en italien sur Livio et Weil, et il dit quelque chose de vrai, je pense. Il dit : « j'ai relu les écrits de Sichirollo et je me suis rendu compte de la présence de Weil, qui était plus forte que je ne l'imaginai : pas seulement des traductions, des introductions, des présentations biographiques ou bibliographiques, des essais interprétatifs de la pensée weilienne. Pour Sichirollo, Weil n'est pas seulement un objet d'étude. Il pense avec Weil, il pense dans la continuité de Weil, et il le fait avec conscience ». C'est cette phrase de Gilbert qui est un peu la clé pour moi, des rapports entre Weil et Sichirollo, et j'imagine entre Starobinski et Weil. C'est-à-dire un dialogue. L'amitié ne peut pas être amitié sans la partie humaine et sans la partie qui est dédiée au dialogue. C'est pour cela que la contradiction entre le philosophe et l'historien des idées n'est pas une pure contradiction. Merci.

**Jean Quillien** : S'il n'est pas aisé, dans le cadre limité qui est le nôtre, de traiter à fond des relations intellectuelles entre ces deux géants de la pensée que sont Jean Starobinski et Éric Weil, nous pouvons toutefois tenter d'en détecter les enjeux. *L'Institut Éric Weil*, service commun de l'Université de Lille, est officiellement, conformément au testament de Weil, un Institut des concepts et des idées, titre suggérant déjà que concept et idée ne sont pas des synonymes. Starobinski de son côté a déclaré, lors d'un entretien accordé en 2006 à P. Greiner et à S. Cudré-Mauroux : « Durant toute ma carrière la discipline que j'ai enseignée a été l'histoire des idées ». On pressent déjà, avant même d'aller plus loin, que ces deux termes, concept et idée, sont comme le big bang originel à partir duquel ces deux grandes œuvres se sont

déployées au XX<sup>e</sup> siècle en une incessante expansion. Si cette distinction entre concept et idée peut de prime abord paraître byzantine, elle ne surprendra pourtant pas le lecteur de la *Logique de la philosophie*, qui connaît cette vérité, pressentie pour la première fois, du moins en toute clarté, par Hegel, à savoir que le fait ultime est le langage, c'est-à-dire l'homme en tant qu'il est essentiellement un être parlant, proférant des sons pour produire du sens. C'est sur ce fondement que reposera ma tentative d'explicitation, mais, avant d'y venir, je voudrais signaler deux faits qui me paraissent susceptibles d'éclairer cet effort de compréhension. Le premier, c'est que nos deux auteurs ne sont pas isolés, ne dialoguent pas que l'un avec l'autre, mais pensent dans un contexte, largement dominant à leur époque, que par commodité nous pouvons retenir sous le terme de structuralisme. Le second fait, c'est que tous les deux ont donné une forte interprétation de Rousseau, l'un dans un grand article paru en 1952, l'autre dans un livre publié en 1957. Or, il se trouve que des structuralistes ont été également attirés par le citoyen de Genève et une confrontation générale peut se révéler éclairante pour notre problème, l'histoire des idées.

On en fait volontiers remonter l'origine à Arthur Lovejoy, philosophe américain, connu surtout pour *The Great Chain of Being: A Study of the History of an Idea* paru en 1936. Il fonda en 1940 un *Journal of the History of Ideas* et publia en 1948 des *Essays in the History of Ideas*. Weil, qui dans son article sur Rousseau l'évoque comme « le représentant le plus marquant de ce qu'il a appelé l'histoire des idées », ajoute, parenthèse qui ne manque pas de surprendre, « (et que l'on appellerait mieux histoire des concepts) » (*Essais et Conférences 2, EC*, p. 126), ce qui laisse entendre que ce que certains appellent histoire des idées n'est pas autre chose que ce que nous, Européens, nous appelons histoire des concepts, conclusion qui infirmerait si tel était le cas notre constat des lignes 8 à 9, que nous maintenons. Rappelons que, comme Weil l'a écrit à Starobinski, « le concept d'histoire des idées est pratiquement inconnu » en France, alors que les chaires d'histoire des idées ne manquent pas dans les universités anglo-saxonnes. Il s'impose donc de s'interroger sur cette notion d'histoire des idées.

Pourtant « il n'est pas facile de caractériser une discipline comme l'histoire des idées », écrit Michel Foucault dans *L'Archéologie du savoir* en 1969 et il en donne les raisons : « objet incertain, frontières mal dessinées, méthodes empruntées de droite et de gauche, démarche sans rectitude ni fixité » (p. 179) et il s'emploie, non sans pertinence, à en faire apparaître la double face et le double rôle. C'est d'un côté l'histoire des marges et des à-peu-près, ces zones d'ombre qui en fin de compte ne sont que des zones de l'ombre, ce que Foucault appelle « cette insidieuse pensée », dont il veut se départager. Bref, sous cet angle, l'histoire des idées se meut dans la non-philosophie. Mais il est un autre rôle, non plus marginal, mais tout au contraire essentiel en tant qu'il est une manière autre d'aborder l'objet quel qu'il soit, de s'approcher de lui avec empathie, d'opérer les mises en perspective nécessaires. Starobinski ne dit pas autre chose, me semble-t-il, quand il confesse dans l'entretien de 2006 que « l'histoire des idées je l'ai conçue comme un très large comparatisme... incluant des témoignages venant de l'art ». C'est dans l'articulation de

ces deux rôles que s'effectue et se révèle à nous qui l'observons le passage de la non-philosophie à la philosophie. L'histoire des idées est au fond et en sa vérité le pronaos de la philosophie, l'idée le pronaos du concept.

J'en viens au second fait, l'interprétation de Rousseau. J'ai opté pour celle de Louis Althusser, dont nous savons maintenant, point commun avec Starobinski, qu'il accompagna sa pensée durant toute sa carrière. Je rappelle en préambule avec Althusser que dans ce domaine, celui de la lecture, il n'existe pas de lecture innocente, on ne lit jamais comme si s'offrait à nous à découvert le grand livre du monde. L'ouvrage publié en 1965 s'intitule *Lire le capital* (LC), titre qui invite, avant même d'entrer dans le vif de l'objet, à une interrogation préjudicielle sur ce que c'est que lire ou, si l'on préfère, interpréter, car toute lecture est une interprétation, c'est-à-dire la recherche du (ou d'un) sens caché, non pas derrière, mais dans le sens apparent lui-même. On ne lit pas l'œuvre de Marx de la même manière si on la lit en économiste ou en philosophe. Mais si on a décidé, car il s'agit bien d'une décision, de faire ce dernier choix, ce qui est assurément au demeurant notre cas à tous à cette table ronde, encore faut-il savoir ce c'est que lire en philosophe, car, comme le constate Althusser, qui reconnaît sa dette à l'égard de Bachelard et de Cavailles, de Canguilhem et de Foucault (p. 15, note 1), notre époque doit subir l'épreuve la plus dramatique qui soit, à savoir «la découverte et l'apprentissage du sens des

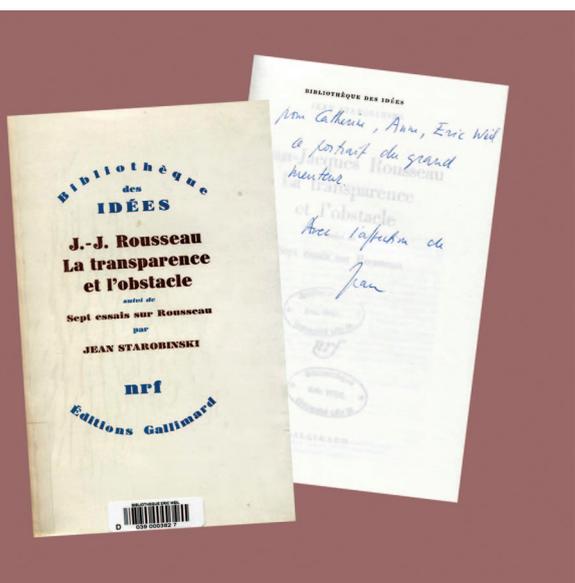
gestes les plus «simples» de l'existence: voir, écouter, parler, lire» (LC 1, p. 14). Ainsi, si parler est simple, savoir ce que parler veut dire est compliqué. Ce travail d'éluclation a, de fait, déjà commencé avec ces trois maîtres du soupçon, comme les a appelés Ricoeur, que sont Marx, Nietzsche et Freud, auxquels on peut ajouter Lacan. Cette lecture, Althusser l'appelle «symptomale», entendant par ce mot qu'il s'agit de déceler l'indécelé dans le texte qu'on est en train de lire. Pour nous en

tenir à un seul exemple, Adam Smith donne une définition erronée de la valeur du travail, mais elle devient exacte si on remplace travail par force de travail. Les mots absents «force de» sont donc la vérité de cette définition et ce sont ces mots absents qu'il fallait savoir lire. Marx est un grand lecteur en ce qu'il a fait apparaître les blancs, les a remplis, faisant voir ainsi la vérité d'un texte. Dit autrement, l'économie politique classique a apporté une réponse et Marx, en bon lecteur, a formulé la question dont cette réponse était la réponse, question que ses prédécesseurs avaient ignorée, puis ayant énoncé la vraie question, il a pu alors produire la réponse exacte. C'est cela savoir lire.

C'est ce type de lecture qu'Althusser exerce sur le *Contrat social* dans le numéro 8 (1966) des *Cahiers pour l'Analyse*, dont le sous-titre est *L'Impensé de Jean-Jacques*

Rousseau. Nous nous bornerons à retenir ici qu'il propose, développant une argumentation très rigoureuse, de lire dans l'œuvre une série de ce qu'il appelle des décalages, qu'il découvre au nombre de quatre, l'un entraînant l'autre. Il entend ce faisant déconstruire l'objet théorique «contrat social», ce qui présente selon lui un double intérêt. D'une part, celui de «rendre intelligible la problématique de Rousseau» et d'autre part, celui de «rendre intelligible la possibilité de plusieurs «lectures» du *Contrat social* de Rousseau et les interprétations subséquentes (kantienne, hegelienne, etc.)» (p. 6)? Dit dans le vocabulaire qui fut le nôtre depuis le début, Althusser a cherché à penser les idées de Rousseau, c'est-à-dire à élever au concept. Ceci dit, qu'il y ait aussi un impensé d'Althusser ce n'est pas douteux, mais ce n'est plus ici notre problème.

Cette conclusion, penser les idées de Rousseau, nous renvoie bien évidemment à Weil et à sa propre lecture de la politique de Rousseau. Lui aussi, plus de dix ans auparavant, avait soutenu que sa grande découverte, celle du concept moderne de raison, il n'avait fait que l'exprimer, ce qui d'ailleurs n'est déjà pas si mal vu son retentissement dans les débuts de la Révolution française. Mais, pour passer de l'expression à la pensée, «pour voir ce que Rousseau avait exprimé, sans avoir su le penser au sens fort du terme» (*Essais et Conférences*, 2, EC, p. 117), il fallait un génie, et ce génie fut Kant: «il fallait Kant pour penser les pensées de Rousseau» (p. 125). Weil connaissait, bien sûr, l'interprétation d'Ernst Cassirer, dont il suivit l'enseignement à l'Université de Hambourg alors récemment créée et qu'il a choisi ensuite comme directeur de sa *Dissertation*, soutenue en 1928 et publiée en 1932 sous le titre *Die Philosophie des Pietro Pomponazzi*. Cassirer a publié en 1932 *Das Problem Jean-Jacques Rousseau*, qui exerça une influence décisive sur toute l'interprétation ultérieure de ce dernier et il en donna une version en français à la *Société Française de Philosophie* dans sa séance du 27 février 1932, au cours de laquelle il offrit à ses auditeurs «une leçon de lecture» (p. IX). Le texte allemand ne sera traduit en français et publié qu'en 1987 sous le titre *Le Problème Jean-Jacques Rousseau*, avec une préface justement de Starobinski (Hachette), précieuse pour notre propos notamment parce qu'il y confronte les lectures un peu différentes que Cassirer, qu'il désigne, non comme philosophe, mais comme historien des idées (p. IX), et Weil font de la politique de Rousseau, sur fond de la reconnaissance commune aux deux que la modernité commence avec lui, qui a permis qu'elle soit pensée «au sens fort du terme» par Kant, lequel d'ailleurs ne cachait pas son admiration pour celui-ci et a déclaré que c'est Rousseau qui l'avait mis sur la voie. La grande idée directrice de Cassirer, qui s'est imposée depuis, est celle de l'unité de l'œuvre de Rousseau: «Cassirer entend démontrer que la pensée de Rousseau est d'un seul tenant» (p. VII). En bref, Starobinski considère la lecture de Weil comme un complément de celle de Cassirer, mais il la trouve toutefois moins indulgente dans la mesure où il doute de la viabilité de sa théorie politique (p. XVI). Cette préface est d'un grand intérêt pour notre propos, non seulement parce qu'elle est en acte la lecture pénétrante de deux grands textes sur Rousseau, ceux de Cassirer et de Weil, faite par un lecteur très averti, mais elle nous



«Pour Catherine, Anne, Eric Weil ce portrait du grand menteur. Avec l'affection de Jean.»

offre le point de vue propre de ce lecteur, en quelque sorte une auto-lecture. Il indique aux pages XVI et XVII vouloir dissiper un « malentendu » dans les interprétations qui ont été données de ses travaux antérieurs sur Rousseau, selon lesquelles il aurait prôné une approche psychologique de Jean-Jacques, ce qui serait, écrit-il avec raison, une régression par rapport à Cassirer, et donc à Weil. Il dément.

La raison de mon évocation du structuralisme se montre maintenant plus clairement. On ne peut opposer purement et simplement les deux types de pensée, puisque nous avons vu que sur ce que c'est que lire, comme sur Rousseau, elles se rencontrent de manière essentielle. Toutefois, je me souviens avoir demandé à Weil ce qu'il pensait du structuralisme, il m'avait répondu : c'est très bien d'étudier la structure, il faut le faire. Il y a un seul inconvénient, c'est qu'ils oublient totalement le structuré. Le structuré, telle est justement, à mon avis, la nourriture, en des champs aussi divers que possible, de l'historien des idées, comme le concept est celle du philosophe. Dit en raccourci : Rousseau et Kant. Je propose de réunir tout ce qui précède en un tissu cohérent en prenant l'exemple du système solaire, autour duquel gravitent les planètes. Le soleil, à partir duquel tout rayonne, c'est Rousseau, qui sera clairement identifié par Kant. À partir de Kant, on passe aisément à Hegel, puis à Marx et on arrive à Althusser, grand lecteur de Rousseau. Une autre lignée partant de Kant nous mène à l'école de Marburg de Hermann Cohen et des néo-kantiens, avec laquelle, comme le remarque Starobinski (p. X), Cassirer a toujours gardé des attaches et de Cassirer on passe à Weil, souvent caractérisé du reste comme un kantien post-hégélien. J'ajoute que la *Logique de la philosophie* nous apprend que l'*Action* est la dernière catégorie du discours et qu'elle a « une théorie matérialiste et dialectique » (p. 407), ce qui nous met dans la proximité de Marx et donc d'Althusser. Je voudrais pour finir évoquer un auteur totalement absent dans ce qui précède et en général peu cité. Pourtant le tome I. *Le Langage de la Philosophie des formes symboliques* de Cassirer est comme la transcription fidèle des grandes thèses développées dans *Über die Verschiedenheit des menschlichen Sprachbaues und ihren Einfluss auf die geistige Entwicklung des Menschengeschlechts* (1830-1835) par Wilhelm von Humboldt, alors pratiquement inconnu en France et que Weil me conseilla, c'était en 1967, de lire et d'étudier, ce que je fis. Cassirer était humboldtien et je le caractériserais volontiers, par analogie avec la formule weilienne, comme un kantien post-humboldtien. J'ai été heureux de le voir cité par Starobinski (p. XIII). Ce contexte convient tout à fait pour rappeler que Rousseau est l'auteur également d'un *Essai sur l'origine des langues*.

Une dernière question peut être posée. Comment expliquer ces convergences ? Je me borne en manière de conclusion, conscient que tenter d'y répondre exigerait tout un débat, à proposer une réponse possible, c'est que nous sommes tous les héritiers de Marx, Nietzsche et Freud, ces trois très grands lecteurs, ce que furent à leur tour Starobinski et Weil.

**Stéphanie Cudré-Mauroux.** On s'était accordé avec Sequoya et Patrice, de prendre un quart d'heure ou vingt minutes de plus que l'heure trente qui avait été

prévue. On arrive à 18 h 45, et avec ceux qui sont en ligne, nous avons le privilège de pouvoir continuer. Mais je voudrais savoir si quelqu'un souhaite encore intervenir. J'ai cru voir Julien...

**Julien Zanetta:** il y a mille et une choses à dire. Pour continuer juste un instant sur cette phase, désormais fameuse sur laquelle Stéphanie, Martin et Patrice ont insisté, « il fallait Kant pour penser les pensées de Rousseau... ». On peut, bien sûr, en donner une interprétation historique. Mais à la lumière de l'inédit que vous avez publié, je crois qu'il y a quelque chose de plus. Cette phrase – qui relève à la fois du trait d'esprit et du sérieux – fait usage de l'anachronisme. Et en fait, ce que Starobinski admet, en présence d'une hypothèse pareille, c'est-à-dire qu'il faille Freud pour effectivement penser les pensées, en tous cas les sentiments de Rousseau. D'une certaine façon, c'est admettre qu'il y a un texte premier qui peut lui aussi bouger, tout comme les interprétations que l'on en fait, qui peuvent elles aussi se déplacer. Par conséquent, les mutations sont aussi bien du côté du texte que du côté des interprètes. C'est pour cela que ce débat sur la méthodologie et sur la coexistence des différentes méthodologies – qui arrivent au bout du compte quand même, à être coexistantes – est bien plus vrai à la lueur de ce qui vient d'être dit.

**Stéphanie Cudré-Mauroux:** Nous allons terminer avec Sequoya. Mais un mot à toutes les personnes qui ont pris part à cette discussion : vous aurez la possibilité de compléter ce que vous avez pu dire à l'oral puisqu'on avait à dessein souhaité une table ronde assez nombreuse. Vous pourrez retravailler vos interventions et donc aussi préciser ce que vous avez voulu dire. Sequoya, je te donne la parole et ensuite nous allons conclure.

**Sequoya Yiaueki:** Je voulais juste rebondir sur ce que Julien a dit. Car dans un texte sur Hegel, Weil remarque que nous avons besoin de la littérature secondaire pour nous aider en fonction de notre point de vue historique, mais qu'il faut toujours retourner au texte parce qu'en même temps, nous déformons par cette littérature secondaire une lecture qui ne peut avoir lieu qu'avec le texte premier. De son côté, chacune des interprétations devient à son tour un texte premier qu'il faut aborder tel quel.

**Gilbert Kirscher:** Il faut relire le texte, le grand texte une deuxième fois pour découvrir qu'il y avait quelque chose d'autre.

**Patrice Canivez:** On peut maintenant remercier tous les participants. Merci à vous. Merci Martin.

**Stéphanie Cudré-Mauroux:** Merci.

**Martin Rueff:** Merci à tous, bien sûr.

**Patrice Canivez:** Merci à tous, la conversation continue. Bonne soirée.

**Stéphanie Cudré-Mauroux:** Bonne soirée. A bientôt.

**Martin Rueff:** A bientôt, à Lille ou à Genève.

## Notes

- 1 On pourrait mentionner ses contributions entre 1976 et 1988 à *Poetik und Hermeneutik*, entreprise éditoriale qui rassemblait philosophes (H. Blumenberg, D. Heinrich, M. Frank, H. G. Gadamer, J. Habermas, O. Marquard, J. Taubes), historiens (R. Koselleck, C. Meier) sociologues, philologues (J. Bollack, P. Szondi), et littéraires (H. R. Jauss, K. H. Stierle, H. Weinrich).
- 2 Ce n'est pas seulement par la méthode qu'histoire des idées et philosophie (ou archéologie, du moins celle que Foucault envisageait) se distinguent, mais aussi par le statut qu'elles donnent au point de départ de leur démonstration. L'équivoque est renforcée quand le philosophe illustre le concept qu'il construit par des emprunts (souvent peu maîtrisés, mais l'impureté ici est de mise et non coupable) à des textes littéraires.
- 3 Respectivement dans *Les Approches du sens, Essai sur la critique*, Michaël Comte et Stéphanie Cudré-Mauroux éd., Genève, La Dogana, 2013, pp. 35-44 et pp. 102-111.
- 4 Sartre avait été mobilisé pour appuyer une critique de la sociologie littéraire dont il accuse le « marxisme paresseux », p. 36.
- 5 *Ibid.*, pp. 41-42.
- 6 Cf. le livre de Jean Ferrari, *Les Sources françaises de la philosophie de Kant*, Paris, Klincksieck, 1979 et les études classiques de Victor Delbos, « Rousseau et Kant », in *Jean-Jacques Rousseau, leçons de l'EHESS*, Paris, Alcan, 1912; Pierre Burgelin, « Kant lecteur de Rousseau » in *Jean-Jacques Rousseau et son œuvre*, Paris, Klincksieck, 1964, et Georges Gurvitch, « Kant et Fichte interprètes de Rousseau », *Revue de Métaphysique et de Morale*, n° 4, 1971, pp. 385-405. Plus spécifiquement, cf. Dieter Heinrich, « Über Kants früheste Ethik » in *Kant Studies* n° 54, 1963, pp. 404-431 (ensuite dans *Zur Kantforschung der Gegenwart*, P. Heintz et L. Nagl éd., Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1981, pp. 149-182) et Edna Kryger, *La Notion de liberté chez Rousseau et ses répercussions chez Kant*, Paris, Nizet, 1976. De manière générale, cf. André Stanguennec, *La Pensée de Kant et la France*, Nantes, Cécile Defaut, 2005, pp. 33-54. La récente mise au point d'Alberto Burgio n'échappe pas à cette règle – cf. *Rousseau e gli altri, teoria critica della democrazia tra Sette e Novecento*, Roma, Derive Approdi, 2012, pp. 95-130. Cf. aussi Guy LaFrance, « L'influence de J.J. Rousseau sur Kant: mythe ou réalité ? » in *L'Année 1798, Kant sur l'anthropologie*, (Jean Ferrari éd.), Paris, Vrin, 1997, pp. 33-43.
- 7 Cf. Franz Haymann, *Jean Jacques Rousseau's Sozialphilosophie* (Leipzig, Veit, 1898), Kessinger Publishing, 2009; Rudolf Stammler, « Notion et portée de la «Volonté Générale» chez Jean-Jacques Rousseau », *Revue de Métaphysique et de Morale*, mai 1912, pp. 383-389; Paul Natorp, « Rousseaus Sozialphilosophie », *Zeitschrift für Rechtsphilosophie in Lehre und Praxis*, Band II, 1919, pp. 1-27. Plus récemment, cf. Éric Gilardeau, « Kant et Rousseau », in *Rousseau, le droit et les institutions*, (Alfred Dufour, François Quastana et Victor Monnier éd.), Presses universitaires d'Aix-Marseille, Schulz, 2013, pp. 301-318.
- 8 Deux exceptions: la somme ignorée de Paolo Pasqualucci, *Rousseau e Kant*, volume I, *Critica dell'interpretazione neo-kantiana*, Milan, Giuffrè éd., 1974 et volume II, *Immanenza e trascendenza dell'ordine*, 1976 et l'article de Claude Piché (qui ne cite pas Pasqualucci): « Rousseau et Kant: à propos de la genèse kantienne des idées » in *Revue philosophique* n° 4, 1990, pp. 625-635.
- 9 Cf. Éric Weil, « Il fallait Kant pour penser les pensées de Rousseau. Tâche que Rousseau lui-même n'a rien fait pour faciliter, surtout pour nous: car nous ne sommes pas dans la situation heureuse de Kant qui ne connaissait pas les derniers écrits ». « Rousseau et sa politique », repris in *Pensée de Rousseau*, T. Todorov et G. Genette éd., Paris, Seuil, 1984, pp. 9-39, ici, p. 18. Ce texte avait été publié une première fois dans la revue *Critique*, III (1947), 1952, pp. 3-28 et se trouve repris dans les *Essais et Conférences*, tome 2, politique, Paris, Plon, 1971, puis, Vrin, 1991.

- 10 La formule ne se trouve pas dans les écrits de Weil, mais il semble que cette présentation ait fait autorité, cf. par exemple Paul Ricoeur: « Le kantisme que je veux maintenant développer est, paradoxalement, plus à faire qu'à répéter; ce serait quelque chose comme un kantisme post-hégélien, pour emprunter à Éric Weil que, paraît-il, il s'applique à lui-même ». Paul Ricoeur, *Le Conflit des interprétations*, Paris, Le Seuil, 1969, pp. 402-403. Cf. aussi, M. Perine, *Philosophie et violence, Sens et intention de la philosophie d'Éric Weil*, Paris, Beauchesne, 1991, p. 10. Cf. aussi le bel article de Gilbert Kirscher, « Éric Weil et le Kantbuch de G. Krüger », in *Cahiers Éric Weil*, volume V, « Éric Weil. Philosophie et sagesse », Jean Quillien et Gilbert Kirscher éd., 1996, pp. 89-105.
- 11 Jean Starobinski, *La Transparence et l'Obstacle*, Paris, Gallimard, 1971, pp. 141-142. Jean Starobinski soutiendrait peut-être que cette phrase a quelque chose d'illogique si on se souvient de sa belle mise en garde dans *Trois Fureurs*, Paris, Gallimard, 1974.
- 12 « Penser et connaître, la foi et la chose-en-soi », in *Problèmes kantiens*, Paris, Vrin, seconde édition, 1979, pp. 13-55, ici, p. 23.
- 13 « Penser et connaître », art. cit., p. 31.
- 14 E. Kant, *Observations sur le sentiment du beau et du sublime*, Ak. XX, trad. R. Kempf, Paris, Vrin, 1980, p. 58.
- 15 Dans la *Métaphysique des mœurs*, Kant fait du « respect » (*reverentia, Achtung*) le « sentiment non empirique » que l'homme éprouve devant la loi morale (Ak. VI, 402; *Œuvres philosophiques*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », tome III, 1986, p. 685).
- 16 Ernst Cassirer, *Le Problème Jean-Jacques Rousseau* (1932), traduction Marc B. de Launay, préface de Jean Starobinski, Paris, Hachette, 2006, p. 87. Cf. le très bel article de Philip Kneep, « Note sur Le Problème Jean-Jacques Rousseau », *Laval théologique et philosophique*, vol. 43, n° 2, 1987, pp. 235-248. Cf. aussi, « Kant et Rousseau », (1945), in *Rousseau, Kant, Goethe. Deux essais*, Paris, Belin, 1991.
- 17 *Ibid.*, p. 84 et p. 120.
- 18 « On pourrait m'objecter que sous le couvert du terme de respect je ne fais que me réfugier dans un sentiment obscur, au lieu de porter la lumière dans la question par un concept de la raison » (*Fondements de la métaphysique des mœurs*, Paris, Delagrave, 1993, p. 102, n.). Mais les explications rationnelles que Kant fournit alors risquent d'être plus obscures encore que le « sentiment » qu'elles sont censées expliquer. De fait, « ce n'est point cependant un sentiment reçu par influence; c'est, au contraire, un sentiment spontanément produit par un concept de la raison, et par la même spécifiquement distinct de tous les sentiments du premier genre, qui se rapportent à l'inclination, ou à la crainte ». La *Critique de la raison pratique* reprend cette origine singulière, en affirmant que le respect pour la loi morale est un « sentiment produit par un principe intellectuel » et qu'il se trouve être par conséquent le seul sentiment que nous puissions « connaître absolument a priori » (AK V, p. 73; *Critique de la raison pratique*, in *Œuvres philosophiques*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », tome II, 1986, p. 697). Un tel sentiment a priori n'est pas en réalité un sentiment, « mais exprime simplement la conscience que j'ai de la subordination de ma volonté à une loi » (*Fondements de la métaphysique des mœurs*, op. cit., p. 102).
- 19 « Rousseau et Kant », op. cit., p. 199.
- 20 Ces limites ont été indiquées par Giorgio Agamben dans *Opus Dei, archéologie de l'office*, Paris, Seuil, 2012, pp. 141-149. Mais les travaux de François Calori permettent de corriger un jugement parfois sommaire. Cf. note 44.
- 21 Cf. Victor Goldschmidt, *Anthropologie et politique, les principes du système de Jean-Jacques Rousseau*, Paris, Vrin, 1974; Pierre Burgelin, *La philosophie de l'existence de Jean-Jacques Rousseau*, Paris, P.U.F., 1952.

## Nouvelles du Fonds

# Starobinski après Weil: une méthode plurielle

Julien Zanetta  
Université Saint-Louis, Bruxelles

Parmi diverses caractéristiques du style propre à Jean Starobinski, il est permis de compter la volonté de demeurer compréhensible, autant que faire se peut, jusque dans les brouillons. Compréhensible à soi, sans doute. Mais à le lire, rares sont les fois où son potentiel auditeur / lecteur est complètement absent: nous partageons le chemin dans lequel il s'engage. L'inédit que nous considérons aujourd'hui ne déroge pas à cette règle, même s'il manque au raisonnement sa conclusion et sa forme définitive. Cependant, si l'on tient compte de la dédicace, qui figure *déjà* à cet état du manuscrit, on s'aperçoit qu'il

ya à un texte auquel tient Starobinski et qui s'inscrit dans une conversation: une théorie, son exemplification par le truchement de l'anecdote, qui rend compte des usages à la fois rivaux et complémentaires des diagnostics médicaux et psychanalytiques. Ou plutôt: la pratique de la médecine se voit amenée en renfort correctif de la psychanalyse, au profit d'une science de l'interprétation qui conjoiindrait le double pouvoir de la connaissance du corps et de la lisibilité des symptômes, selon le modèle de l'observation – qui n'est autre qu'une pratique accrue de la lecture.

Mais plus qu'un commentaire croisant les intérêts de Starobinski dans les années 70, cet inédit fait penser à une phrase que l'on retrouve dans *La transparence et l'obstacle*. Phrase d'une grande importance dans la mesure où elle fait se rencontrer, dans une espèce de carrefour fortuit de l'herméneutique, les penseurs qui nous réunissent. Au terme d'une analyse de la *Nouvelle Héloïse* entendu comme « roman idéologique », Starobinski parle du « sens implicite », latent, au cœur de l'œuvre de Rousseau et qui se développerait à mesure que ses commentateurs le questionnent: « Assurément il y a en lui et dans son œuvre plus de sens implicite qu'il ne le sait lui-même. Ce fait, qui est vrai de tout écrivain,



L'amphithéâtre de l'Université d'Urbino lors du colloque de l'*Internationale Hegel-Vereinigung*, dirigée par H.-G. Gadamer, en septembre 1965. Au premier rang, de profil, Gadamer. Sur le même rang, l'homme aux cheveux blancs pourrait être Karl Lœwith. Au deuxième rang, le troisième après Jean Starobinski (tout à droite), pourrait être Gerhard Ritter que Weil a bien connu et sur lequel il a fait une recension dans *Critique*.  
© Institut Éric Weil.

l'est éminemment de Rousseau. "Il fallait Kant pour penser les pensées de Rousseau", écrit Éric Weil<sup>1</sup>. Puis, Starobinski d'ouvrir une parenthèse éloquente : « (et nous ajouterons : il fallait Freud pour penser les sentiments de Rousseau) »<sup>2</sup>. Ainsi sont renvoyés dos à dos philosophie et psychanalyse, l'une vectrice de l'extension et de la cohérence du « triste et grand système »<sup>3</sup> de Jean-Jacques, l'autre, tournée vers les passions, qui serait en mesure de donner toute son amplitude à l'organisation du pathos, aussi bien dans l'œuvre romanesque que dans les volumes de doctrine.

Il s'agit ici d'un moment déterminant pour Starobinski : loin de considérer disjointes les diverses parties de l'œuvre, le voici qui essaie de trouver une assistance ou des possibles alliés pour assembler sans solution de continuité littérature et philosophie. Comme il le formulera dans sa préface au *Problème Jean-Jacques Rousseau* d'Ernst Cassirer : « Il convenait de lire Rousseau sans rien écarter de ce qui avait pris forme d'œuvre sous sa plume. »<sup>4</sup> Quitte à recourir au « péché » de l'historien, l'anachronisme, qui passe alors le simple trait d'esprit. En effet, postuler que Kant ou Freud soient nécessaires pour penser Rousseau, ce n'est pas seulement admettre l'originalité du commentaire, mais aussi la mutabilité de l'objet commenté, qui demeure changeant, constamment renouvelé,

selon les interprètes qui y trouveront leur miel, mais qui, par conséquent, offriront une actualité nouvelle, inédite, au texte qu'ils commentent. Et l'on peut lire cela en amont, dans la phrase introductive de Starobinski à propos de Rousseau : « il y a en lui et dans son œuvre... »<sup>5</sup>, écrit-il, comme s'il veillait à maintenir l'écrivain distinct du patient : la psyché de Jean-Jacques ne doit pas se confondre avec ses propres productions, mais elle ne doit pas non plus être exclue de l'interprétation.

Jean Bollack avait jadis remarqué, dans l'article qu'il consacra à Starobinski, que celui-ci « lisait comme Éric Weil, dans un lieu de rencontre entre auteur et critique, transférant évidemment ses analyses selon un code littéraire »<sup>6</sup>. Autre manière de dire qu'il se passe, dans l'effort interprétatif, une espèce de dialogue – que Bollack spatialise – où les deux parties, commentateur et commenté, communiquent. S'ils se rencontrent, si le contact « passe », comme l'on dit familièrement, c'est bien qu'un *échange* a lieu – échange réciproque, serait-on tenté d'ajouter, même s'il est unilatéral. « L'historien, en choisissant son sujet, se choisit lui-même »<sup>7</sup>, écrit Weil, que cite Starobinski dans un article intitulé « Les décisions présentes de l'historien » (1972). C'est là un des traits que nous trouvons reformulé dans l'inédit dont nous parlons : « L'objet à interpréter se désigne à nous comme porteur de sens : il se désigne, sur fond d'histoire, à nous, individus historiques. »<sup>8</sup> Starobinski ajoute, plus loin, combien importe l'implication de l'interprète *avant même* que n'ait débuté l'analyse : « Je pars donc d'une forme globale dont la présignification est suffisante pour fixer mon attention et devenir le pré-

texte, à mes yeux légitime, d'une enquête explicative. »<sup>9</sup> Cette présignification, qui est une intuition et que Starobinski appelle aussi « prétexte » (dans les deux sens du terme : à la fois motif *et* avant-texte), n'aurait lieu d'être s'il n'existait de disposition préalable, de sentiment d'une possible connivence tonale – ce qui ne veut pas dire que l'esprit critique soit absent de la discussion ou que l'interprète ait à brider sa lecture au profit d'une neutralité de bon ton.

On retrouve un exemple de ce postulat – et de la présence discrète d'Éric Weil – dans la préface au *Problème Jean-Jacques Rousseau*. Avant de procéder à la justification de sa propre démarche, Starobinski situait Éric Weil en ces termes :

Éric Weil, qui avait été l'élève de Cassirer à Hambourg, a consacré à Rousseau et à sa politique un admirable article, qui peut être considéré comme le complément de la lecture de Cassirer, mais dans une approche moins indulgente, qui n'aboutit pas à des solutions conciliatrices. Passé le principe de la primauté du droit, Weil doute de la viabilité de la théorie politique formulée par Rousseau : la société du contrat semble moins destinée à servir de modèle régulateur pour une transformation effective qu'à poser dans l'absolu les normes au nom desquelles Rousseau se sent autorisé à récuser tout ordre social existant. Dans l'interprétation de Weil, le versant accusateur de l'attitude de Rousseau compte davantage que les perspectives réparatrices selon lesquelles Cassirer, à la suite de Kant, avait lu la grande leçon de Rousseau.<sup>10</sup>

Il manquerait, au goût du préfacier, le pan du salvateur sinon du séducteur pour balancer les forces et tenir une loi d'équilibre. En fait, Starobinski assemble ici Weil et Cassirer, avant de joindre sa propre approche en matière de synthèse. Nous assistons à un scénario connu : Weil rappelle le rôle joué jadis par Leo Spitzer dans le débat qu'il eut avec Georges Poulet. Dans le panthéon des figures critiques de Starobinski, voici une nouvelle paire constituée : un élément doux, conciliant, puis un autre intensifiant, accusateur. Et le préfacier de faire la synthèse, reconnaître l'accusation *et* comprendre la réparation, en essayant de trouver une distance médiane, médiatrice sinon conciliatrice. D'où l'importance, comme notre inédit l'avance, d'une pluralisation *des* méthodes, suppléance nécessaire en ce que l'une ne fonctionne pas forcément au détriment de l'autre – particulièrement lorsqu'il en va de l'histoire des idées.

#### Notes

- 1 J. S., *Jean-Jacques Rousseau : la transparence et l'obstacle*, Paris, Gallimard, 1971, p. 142.
- 2 *Ibid.*
- 3 Jean-Jacques Rousseau, [Préface d'une seconde lettre à Bordes], *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, 1964, t. III, p. 105.
- 4 J. S., « Préface », in Ernst Cassirer, *Le Problème Jean-Jacques Rousseau*, Paris, Hachette, 1987, p. XVII.
- 5 *Ibid.*
- 6 Jean Bollack, « Une mise à distance : laquelle ? », in *Les Approches du sens*, Genève, La Dogana, 2013, pp. 367-368.
- 7 J. S., « Les décisions présentes de l'historien », in *Les Approches du sens*, *op.cit.*, p. 117.
- 8 J. S., Texte de Jean Starobinski sur l'interprétation, dédié à Éric Weil, voir p. XX.
- 9 *Ibid.*
- 10 J. S., « Préface », in Ernst Cassirer, *Le Problème Jean-Jacques Rousseau*, Paris, Hachette, 1987, p. XV-XVI.

Aux *Rencontres internationales de Genève*, on reconnaît le jeune Starobinski, au deuxième rang, de profil. Et tout à droite, avec une moustache, Éric Weil.  
© Institut Éric Weil.

## Correspondance Starobinski-Weil

Sequoya Yiaueki  
Institut Éric Weil

Dans le Fonds Jean Starobinski, hébergé à la Bibliothèque nationale suisse, se trouvent plusieurs documents en lien avec Éric Weil. Starobinski était un lecteur fidèle de Weil et les deux hommes ont maintenu une relation qui a duré à peu près 30 ans, de 1947 jusqu'à la mort de Weil en 1977. Au cœur des documents liés à Weil se trouve la correspondance Weil-Starobinski. Mais cette correspondance ne concerne pas seulement Éric Weil et Jean Starobinski. C'est aussi une correspondance entre leurs familles, entre Jean et Jaqueline Starobinski, Éric Weil, sa femme Anne et sa belle-sœur Catherine Mendelsohn. Malheureusement, cette correspondance est dissymétrique. Le fonds Jean Starobinski conserve les lettres des Weil, mais il n'y a pas de lettres de Jean Starobinski dans les Archives d'Éric Weil.

Le Fonds Jean Starobinski à Berne comprend 56 lettres d'Éric Weil adressées à Jean, ou bien à Jean et Jaqueline, ainsi qu'une lettre adressée uniquement à Jaqueline. Au début, les mots d'Anne et de Catherine pour la famille Starobinski sont écrits à la main dans les marges des lettres dactylographiées d'Éric. Par la suite, les deux sœurs se mettent à écrire des lettres signées de leurs propres noms. Le Fonds conserve 12 lettres d'Anne adressées à Jean et à Jaqueline à tour de rôle, ainsi que 12 lettres de Catherine à Jean et à Jaqueline, mais aussi une fois aux « chers enfants ». L'intimité de ces lettres grandit au fil des années. La correspondance commence avec une première lettre cordiale mais professionnelle d'Éric Weil à Jean Starobinski et se termine avec des lettres qui révèlent la proximité qui s'est développée entre les familles. Anne et Éric ont tous les deux cessé d'écrire à la famille Starobinski en 1973, juste avant le mort de Weil, mais Catherine a maintenu la correspondance jusqu'en 1986, quelques années avant sa propre mort.

La première lettre date de 1951 et porte l'en-tête de *Critique*, la revue philosophique et littéraire créée par Georges Bataille. Weil a collaboré avec Bataille quasiment dès le début de cette entreprise et il écrit à Jean Starobinski en tant que rédacteur de la revue. Cette première lettre prend un ton amical mais réservé. Weil commence la lettre en remerciant Starobinski pour son « beau papier<sup>1</sup> ». De toute évidence, il s'agit de l'article « Une théorie soviétique de l'origine nerveuse des maladies » paru dans *Critique* en avril 1951. Dans ce texte, Starobinski fait une recension de la traduction en allemand des *Fondements de la théorie de la médecine*, texte du pathologue russe A. D. Speransky (1888-1961<sup>2</sup>). Dans la lettre, Weil souligne que l'article est du « genre qu'il nous faut<sup>3</sup> ». Il parle aussi d'une promesse faite par Starobinski d'écrire un article sur un ouvrage du médecin Hans Selye,

qui a été une des premières personnes à travailler sur le concept de « stress ». La promesse sera tenue et en avril de l'année suivante *Critique* publie l'article « La « sagesse du corps » et la maladie comme égarement : le « stress<sup>4</sup> ». Dans cette lettre, Weil demande aussi à Starobinski de lui fournir des noms de collaborateurs possibles dans « les domaines de la biologie, de la physiologie, ou de la chimie » tout en précisant qu'il cherche « des gens capables de ne pas seulement parler à l'intérieur de leur science, mais de leur science<sup>5</sup> ».

Le contexte du début de leur échange épistolaire était professionnel, Weil mettant l'accent sur le caractère « scientifique » de la formation de Starobinski et insistant également sur ses connaissances afin de promouvoir la recherche. Dans cette première lettre, Weil précise aussi que toute l'équipe de Royaumont aurait envie de voir Starobinski lors de la prochaine décade. Le contexte de la première rencontre avec Weil sera évoqué en 2009 par Starobinski dans un long message électronique à Henning Kniesche. Kniesche avait contacté Starobinski à propos d'un livre qu'il préparait. Dans ce message de plusieurs pages, Starobinski confirme que ses premières contributions à *Critique* ont concerné « d'abord l'histoire et la philosophie de la médecine et en particulier de la psychiatrie [...] [avec] les contributions littéraires [...] par la suite<sup>6</sup> ». Dans ce message à Kniesche, Starobinski souligne qu'il a beaucoup vu Weil « à Lille, à Arosa, à Château d'Ex (dans le canton de Vaud) et surtout à Nice<sup>7</sup> ». En effet, ce sont les visites à Arosa – en Suisse – qui reviennent sans cesse dans les lettres.

Si la première lettre est très professionnelle, les lettres par la suite deviennent de plus en plus personnelles. Dans ces lettres, Weil donne toujours des nouvelles qui peignent un portrait du philosophe professionnel. Il parle de la charge des cours, du fardeau des tâches administratives, du fait d'attendre avec impatience les vacances, de sa santé et de la santé des femmes avec qui il vit. Cette intimité se voit aussi dans la manière dont au fil des années les lettres ne sont plus adressées à Jean seul, mais à la famille, aux « chers amis » souvent aussi avec une petite pensée pour les fils Starobinski. Par exemple, Weil termine l'une de ses lettres par ces mots : « Bien affectueusement à vous deux, et s'ils se souviennent de moi, amicalement à la bande des fils<sup>8</sup> ». Les Weil et les Starobinski sont devenus si intimes que la dernière lettre que Weil écrit à la famille Starobinski ne s'adresse pas à Jean, mais plutôt à sa femme Jaqueline. Dans cette lettre, Weil refuse avec beaucoup de politesse l'invitation à la bar-mitsvah de l'un des fils. Cette lettre est intéressante parce qu'elle montre à la fois la position de Weil envers son propre judaïsme et à quel point les deux familles sont devenues proches. Weil note qu'il préfère voir Jaqueline dans un contexte autre que « entourée des membres marquants de la Communauté » et qu'il le lui dit parce qu'il peut lui parler « avec l'honnêteté qui est de mise entre amis<sup>9</sup> ». Par la suite, Weil parle de l'avancement lent mais inévitable de sa maladie, de la vieillesse, des problèmes de vue, tout en communiquant aussi des informations sur Catherine et Anne.

En dehors de ces nouvelles personnelles, la chose la plus évidente qui se retrouve dans ces lettres, c'est la manière dont Weil voit en Starobinski un pair, une sorte d'âme sœur, que de toute évidence il n'a pas trouvé en France, mais dont il nourrissait l'envie. Weil a fait sa

thèse en Allemagne avec Ernst Cassirer dans la période de l'entre-deux-guerres et il a travaillé à la bibliothèque Aby Warburg. Dans ce contexte, il s'est formé à une manière de concevoir l'histoire des idées à partir des changements diachroniques encourus par les concepts dans leur déploiement dans des contextes différents. La régularité des interactions entre les deux familles se fonde certainement sur cette complexité que Weil trouve chez Starobinski. Dans la lettre déjà citée de 1969, Weil écrit: «il semble qu'il veuille m'élire président d'une nouvelle unité [...] d'histoire des idées, qui n'existait pas que sur le papier, mais doit naître à la réalité; vous devinez que ce ne sera pas facile dans un pays où le concept

tous les domaines. Mais, comme je viens de le dire, mieux vaudra en parler<sup>14</sup>». Six mois plus tard, dans la dernière lettre qu'il adresse directement à Starobinski, Weil demande un service. Il cherche quelqu'un qui peut parler «d'une manière sensée de l'espace <magique>, astrologie ou autre, un peu en un sens <warburgien>» et il rappelle à Jean: «vous connaissez l'importance du sujet, et vous savez aussi combien peu de gens s'occupent autrement que sous l'aspect de la pure curiosité ou de la plus plate *Aufklärung* [sic<sup>15</sup>]». Les lettres se terminent donc comme elles ont commencé. Weil demande à Starobinski s'il peut l'aider à trouver des interlocuteurs compétents, mais il ne cherche désormais plus uniquement dans les domaines de la médecine et des sciences connexes. La demande d'aide à Starobinski montre la reconnaissance d'un grand érudit dotée d'une connaissance et d'une culture peu ordinaire. Cette reconnaissance se mélange à toutes les marques d'amitié et d'intimité qui ont pris de l'ampleur au fil des années. Une lettre de plus à Jacqueline et ensuite plus rien. Dans les Archives de l'*Institut Éric Weil*, il y a les documents portant sur cette idée qui en principe devrait aboutir en 1974, mais il n'y a pas d'information sur l'événement. Nous avons l'argumentaire scientifique – très riche et développé –, le comité scientifique, rien d'autre. En 1974, Weil a pris sa retraite et l'idée n'a visiblement jamais donné lieu à une conférence. Néanmoins à travers ces interactions, nous pouvons voir en filigrane la construction d'une amitié à partir d'intérêts communs, d'une sensibilité similaire et de l'envie de partager et de discuter longuement. Ces lettres, par leur caractère incomplet et unilatéral, restent comme ce projet sur l'espace, le reflet de quelque chose de beaucoup plus riche, mais hors de notre portée.

### Bibliographie

- Starobinski, Jean, «La "sagesse du corps" et la maladie comme égarement: Le "stress"», *Critique*, n° 59 (avril 1951), pp. 347-60.
- «Lettre à Henning Kniesche», 22 février 2009.
- «Une théorie soviétique de l'origine nerveuse des maladies», *Critique*, n° 47 (avril 1951), pp. 348-62.
- Weil, Éric, «Hegel et le concept de la Révolution», in *Philosophie et Réalité*, I, pp. 127-46. Paris, Beauchesne, 2003.
- Weil, Éric, «Lettre à Jacqueline Starobinski», 19 juin 1973.
- «Lettre à Jean Starobinski», 9 janvier 1951.
- Weil, Éric, «Lettre à Jean Starobinski», 30 janvier 1969.
- «Lettre à Jean Starobinski», 3 juillet 1970.
- «Lettre à Jean Starobinski», 18 mai 1972.
- «Lettre à Jean Starobinski», 9 juillet 1972.
- «Lettre à Jean Starobinski», 3 janvier 1973.

### Notes

- 1 Éric Weil, «Lettre à Jean Starobinski», 9 janvier 1951.
- 2 Jean Starobinski, «Une théorie soviétique de l'origine nerveuse des maladies», *Critique*, n° 47, avril 1951, pp. 348-62.
- 3 Éric Weil, «Lettre à Jean Starobinski», 9 janvier 1951.
- 4 Jean Starobinski, «La "sagesse du corps" et la maladie comme égarement: Le "stress"», *Critique*, n° 59 (avril 1951), pp. 347-60.
- 5 Éric Weil, «Lettre à Jean Starobinski», 9 janvier 1951.
- 6 Jean Starobinski, «Lettre à Henning Kniesche», 22 février 2009.
- 7 Starobinski.
- 8 Éric Weil, «Lettre à Jean Starobinski», 30 janvier 1969.
- 9 Éric Weil, «Lettre à Jacqueline Starobinski», 19 juin 1973.
- 10 Éric Weil, «Lettre à Jean Starobinski», 30 janvier 1969.
- 11 Éric Weil, «Hegel et le concept de la Révolution», in *Philosophie et Réalité*, vol. I (Paris: Beauchesne, 2003), pp. 127-46.
- 12 Éric Weil, «Lettre à Jean Starobinski», 3 juillet 1970.
- 13 Éric Weil, «Lettre à Jean Starobinski», 18 mai 1972.
- 14 Éric Weil, «Lettre à Jean Starobinski», 9 juillet 1972.
- 15 Éric Weil, «Lettre à Jean Starobinski», 3 janvier 1973.



Quelques lettres de 1970, d'Éric Weil à Jean Starobinski, à l'en-tête de l'Université de Nice.

d'histoire des idées est pratiquement inconnu et où les savants ignorent les langues étrangères<sup>10</sup>». Cette critique de l'état de l'histoire des idées en France est partiellement compensée par l'humour et le sérieux avec laquelle Weil promeut l'histoire des idées par la suite. L'humour, parce que dans une lettre du 3 juillet 1970, Weil informe Starobinski qu'il est en train de préparer une communication sur Hegel et le concept de la révolution<sup>11</sup> et ajoute entre parenthèse «à bas tous les grands hommes qui ont laissé des dates de naissance et de mort – je n'aime plus que Moïse, Homère et Hammurabi [sic<sup>12</sup>]». Le sérieux, parce que Weil essaie de faire exister l'idée d'histoire des idées qu'il promeut dans la réalité et non pas sur le papier. Dans une lettre datant de 18 mai 1972, Weil écrit «Je vous parlerai, Jean, à cette occasion d'un projet de congrès qu'on nourrit ici (et dont je vous prie de ne parler à personne, pour l'instant): une affaire inter-disciplinaire sur l'ESPACE, de celui des mathématiciens à celui des poètes et des artistes, en passant par les philosophes, les psychologues, les historiens, les historiens des idées, etc. etc. – et pourquoi pas celui des ophtalmologues? Ce n'est pas encore existant sur le plan organisationnel, et c'est pourquoi il ne faut pas en parler: une bonne idée est vite chipée (pour enrichir la sagesse des nations); mais j'aimerais beaucoup en causer avec vous<sup>13</sup>». Cette idée va revenir dans les dernières lettres de Weil à Starobinski. Une semaine plus tard, Weil écrit de nouveau, «L'année est finie, sauf que j'aurai quelques conversations plutôt officielles au sujet de ce cher Espace [...] À propos Espace: à Aprica – car je compte bien vous y voir faire un tour –, je vous montrerai ce petit projet; vous verrez que ce que j'envisage est plutôt d'ordre historique, une histoire des conceptions de l'espace, des façons de vivre et des rapports (ou non-rapports) des perspectives exprimées, demi-conscientes, simplement sous-jacentes, et cela dans

1943

Sarah Bergamo  
Archives littéraires suisses

01.1943 : Publication de l'« Introduction à la poésie de l'événement » dans *Lettres*, n° 1, pages 10-21.

17.01.1943 : Gilbert Troillet de la *Semaine littéraire* remercie dans une lettre J. S. pour son article « Sur Pierre Jean Jouve » et lui annonce qu'il sera publié rapidement, soit dans le n° 8 soit dans le n° 9. Finalement, l'article paraît dans le n° 8 du 30 janvier.

17.02.1943 : Émile Benveniste et J. S. dialoguent sur Kafka comme en témoigne une lettre dans laquelle le linguiste propose à J. S. d'approfondir le sujet lors d'une possible visite de ce dernier à Fribourg.

10.03.1943 : J. S. obtient son certificat de laboratoire de la Faculté des Sciences « Laboratoire de l'Institut de Botanique générale », pour les « travaux pratiques hebdomadaires pendant le semestre d'Hiver 1942-1943 ».

17.03.1943 : Daniel Simond soumet dans une lettre à J. S. un texte – « L'étranger » – avec le souhait qu'il puisse paraître dans *Lettres*.

02.04.1943 : Daniel Simond remercie J. S. pour la parution de « L'étranger ».

05.1943 : Pierre Jean Jouve dédicace son livre *Le Bois des pauvres* à J. S. : « pour Jean Starobinski / jeune père de combat et de pensée / avec affection. / Pierre Jean Jouve / mai 1943 ».

30.05.1943 : Noël Mathieu (Pierre Emmanuel) écrit à J. S. : « Ta lettre me ramène à l'esprit certains des problèmes majeurs de notre époque, qui tous convergent en celui du langage, cette lumière de l'homme intérieur comme du monde où il imprime sa réalité. [...] Sommes-nous arrivés à ce point d'inanité que l'homme puisse se damner dès ici-bas, et n'ait même plus besoin de l'Enfer pour satisfaire son appétit de séparation éternelle ? » ; « Plus tard, quand nous serons de nouveau rapprochés, je propose que nous fassions ensemble un travail sur la genèse d'un nouveau langage poétique : notre expérience sera multiple et nous permettra de traiter le problème avec toutes ses redoutables antinomies. »

14.06.1943 : J. S. écrit à l'éditeur suisse François Lachenal au sujet d'un retard pris par une lettre de ce dernier, envoyée depuis Marseille : « Tu sais le bruit atroce qui court maintenant, à savoir que toute la correspondance de France en Suisse (et vice-versa) est maintenant photographiée. Je soupçonne que ta lettre a posé un peu trop longtemps devant l'objectif. »

J. S. lui parle également de la gestation d'une nouvelle collection de la maison d'édition *L.U.F.* qui se destine à publier des monographies de grands auteurs français : « Il y a encore bagarre quant au titre général de la collection : s'appellera-t-elle Sources Françaises, le Cri de la France, ou Humanité Française (que je pré-

fère) ? [...] Dans un ou deux mois paraîtra le Stendhal dont j'ai rassemblé les textes (avec une introduction, bien entendu.) Tu devines qu'il ne s'agit pas de belles pages de style seulement, mais pour chaque écrivain nous avons pensé à l'incidence de sa pensée dans l'événement présent. »

15.06.1943 : Dans une lettre, Noël Mathieu signale à J. S. qu'il n'a pas reçu le n° 5 de *Suisse contemporaine* dans lequel est publiée la « Présentation de deux œuvres poétiques », recension d'*Orphiques* de Pierre Emmanuel et de *Poèmes d'ici* de Loys Masson, aux pages 391-399.

17.06.1943 : Anne Descoullayes s'adresse à J. S. de la part de son mari – l'écrivain et poète vaudois Jean Descoullayes – pour lui demander s'il souhaite publier un compte rendu des *Poésies* de Pierre-Louis Matthey dans la revue *Traits*.

25.06.1943 : J. S. obtient un certificat de laboratoire de la Faculté des Sciences « Laboratoire de l'Institut de Botanique générale », pour les « travaux pratiques hebdomadaires pendant le semestre d'Été 1943 ».

30.06.1943 : J. S. obtient un certificat de laboratoire de la Faculté des Sciences « Laboratoire de zoologie et d'anatomie comparée » pour les semestres d'hiver 1942-1943 et d'été 1943.

02.07.1943 : J. S. obtient un certificat pour les étudiants en Médecine – « Section analytique (laboratoire de chimie analytique) » pour les semestres d'hiver 1941-1942, 1942-1943 et été 1943.

05.07.1943 : Noël Mathieu fait part à J. S. avec enthousiasme des projets communs qu'il envisage pour leurs retrouvailles futures : « Il est vrai que, de toute manière, nous retrouverons bientôt l'occasion d'un dialogue vivant, que notre présence animera de son feu. Je me promets de venir te voir dès que cela sera possible [...] ! Il me tarde de mettre au point, auprès de toi, quelques-unes de mes idées présentes, celle en particulier d'une sorte de tournée poétique où nous essaierons, à plusieurs, d'introduire un public neuf (jeunes gens, ouvriers, paysans), dans un monde poétique vrai [...] : et que ceux-ci soient à leur tour des initiateurs, capables de former un public, d'informer le goût de toute une génération, et d'être les foyers de la renaissance moderne : est-ce tellement absurde après tout ? »

08.1943 : Pierre Jean Jouve dédicace à J. S. *Les Témoins : poèmes choisis, de 1930 à 1942* : « A Jean Starobinski / je donne ces épreuves / en souvenir des années communes à / Genève / Pierre Jean Jouve / Août 1943. » Il s'agit d'épreuves annotées avec un collage de Pierre Jean Jouve.

04.08.1943 : Un certain P. Schwartz écrit à J. S. pour lui signaler qu'une place de professeur de français, latin, histoire et géographie est vacante à l'École nouvelle *La Châtaigneraie* à Coppet. Si J. S. souhaite postuler, P. Schwartz l'invite à lui communiquer ses certificats, références et photos, ainsi qu'un curriculum vitae.

07.08.1943 : J. S. corrige les premières épreuves du *Stendhal* qui sera publié aux éditions de *La L.U.F.*, dans la collection « Le cri de la France » dirigée par Pierre Courthion.

**16.08.1943** : Noël Mathieu écrit à J. S. pour lui proposer de rédiger une introduction de 30 à 40 pages à son sujet et qui sera publiée dans une nouvelle collection, dirigée par Pierre Seghers et dédiée à des poètes choisis. Quant à Noël Mathieu, il annonce écrire lui-même celle dédiée à Pierre Jean Jouve.

**18.08.1943** : Walter Egloff, directeur de *La L.U.F.*, envoie à J. S. les épreuves du *Stendhal*.

**24.08.1943** : J. S. reçoit en retour les épreuves du *Stendhal* de la part d'Egloff. L'éditeur s'interroge sur la pertinence des pages 156 à 159 et demande à J. S. s'il souhaite les maintenir, car celles-ci « provoqueraient presque certainement le refus de la Censure française pour cet ouvrage. »

**31.08.1943** : Il semble, d'après une lettre d'Egloff, que J. S. a souhaité maintenir les pages problématiques qu'il pensait publier « sous le titre trop clairement allusif Refus de collaborer ». L'éditeur lui communique alors sa décision de les conserver, mais sous un nouveau titre plus neutre : « 1814 est un titre très général, mais la lecture du document éclairera suffisamment les lecteurs ». Egloff exprime également à J. S. son désir de publier sa traduction du roman *Amerika* de Kafka.

**09.1943** : Constantin Mavromichalis dédicace son livre *Lancelot : poèmes* à J. S. : « A mon ami Jean Starobinski / en hommage sincère / Constantin Mavromichalis / Lausanne / Septembre 1943 ».

**22.09.1943** : Dans sa lettre, Heinz Zeilberger souhaite à J. S. un bon rétablissement après son opération des amygdales.

**25.09.1943** : J. S. est à Crans-Montana, lorsqu'il dicte la première partie de son travail sur la « Situation de Pierre Jean Jouve [...] pour Poésie 43 ». J. S. rédige un manuscrit de 14 feuillets autographes et un tapuscrit de 40 feuillets dactylographiés comprenant des corrections autographes. Il écrit notamment au sujet de l'œuvre du poète : « Cette œuvre qui hier encore semblait se tenir à l'écart [...] – cette œuvre qu'on avait peine à situer, la voici qui gagne aujourd'hui sa vraie place, et cette place est une des plus centrales. »

**30.09.1943** : C'est aussi à Crans-Montana que J. S. prend diverses notes dans un cahier rouge, format A5. Celui-ci comporte notamment cette inscription autographe : « Que la fidélité envers soi-même soit une fidélité envers l'homme ! »

**10.1943** : Durant cette période, J. S. travaille sur Franz Kafka comme en témoignent un cahier noir autographe intitulé « Travaux sur Kafka », un cahier autographe bleu intitulé « K. trad. » qui comprend une traduction de *La Colonie pénitentiaire*, publiée en 1945 aux éditions de *La L.U.F.*, ainsi qu'un cahier noir contenant des notes autographes.

**08.10.1943** : Selon la date indiquée sur une enveloppe, J. S. rédige « La Justice et l'intégration de l'artiste dans la collectivité », texte composé pour la « Conférence du groupe de Traits. 8 octobre 1943 ». Il s'agit de 9 feuillets autographes avec des notes. Dans son propos, J. S. écrit : « Je réclame pour l'artiste le droit d'être reconnu. Le droit d'une séparation partielle du monde immédiat, auquel, après tout, quel que soit son désir [...], il n'échappera jamais ». L'auteur continue de travailler sur ce thème dans un carnet rouge autographe où il déclare : « L'art modificateur de la société ! et il en est l'expression ».

**23.10.1943** : Benveniste écrit à J. S. pour le complimenter au sujet de son *Stendhal* – plus particulièrement sa préface – paru à *La L.U.F.* : « Elle souligne avec finesse, avec des expressions heureuses, les thèmes propres à nourrir une réflexion personnelle sur Stendhal, et, par delà lui, sur les principes d'art et de vie qu'il a le premier formulés ou incarnés » ; et il ajoute : « Il me semble que, p. 15, vous le nietzschéisez un peu ; son éthique n'est pas celle de l'homme solitaire, au contraire. »

**28.10.1943** : D'après la lettre de Benveniste, J. S. semble prendre en compte les remarques du 23 octobre pour la rédaction d'un article à venir sur *Stendhal*, dans lequel il prévoit de reformuler ses propos.

**01.11.1943** : L'essayiste et critique français Gérard Bauër adresse une lettre à J. S. dans laquelle il encense son écriture et l'introduction du *Stendhal* : « Je vous loue pleinement pour votre introduction. C'est celle qu'il fallait écrire aujourd'hui. [...] Vous serez un écrivain, cher Monsieur – et de la lignée des esprits libres. Vous l'êtes déjà. »

**18.11.1943** : L'article de J. S. – « Des peintures de Balthus à la Galerie Moos à Genève » – paraît dans *Curieux*.

**05.12.1943** : Pierre-Louis Matthey se déclare très satisfait de l'introduction de J. S. parue dans *Suisse contemporaine* (n° 6) : « La poésie en Suisse romande », recension de *Poésies* de Pierre-Louis Matthey et de *Cantique de l'Aube* de Georges Haldas.

**07.12.1943** : Richard Heyd de la maison Ides et Calendes fait parvenir à J. S. deux jeux d'épreuves de *Cantos* de Pierre Emmanuel (Noël Mathieu) en lui demandant de retourner ces derniers corrigés et munis d'un bon à tirer le plus rapidement possible ; il souhaite faire paraître le volume en librairie avant Noël si possible.

**24–25.12.1943** : Marcel Raymond dédicace à J. S. le livre *Prose d'Agrippa d'Aubigné* publié chez Ides et Calendes à Neuchâtel : « A Jean Starobinski, / en souvenir d'un ancien matin où il parla / si bien des Tragiques, / et avec les vœux sincères du / commentateur / Marcel Raymond / (Noël 1943) ».

**28.12.1943** : Richard Heyd fait parvenir de nouvelles épreuves de *Cantos* à J. S.

**31.12.1943** : J. S. écrit une lettre à Noël Mathieu pour lui communiquer son admiration pour son recueil *Sodome* qui sera publié en 1944 : « J'ai lu l'immense Sodome d'une traite, sans y trouver une seule longueur, émerveillé par la plénitude admirable dans laquelle s'accordent la puissance et la simplicité. »

Dans cette même lettre, J. S. lui annonce qu'il travaille sur la préface de ses poèmes et sur la parution prochaine de *Cantos* avec le soutien de Pierre Jean Jouve. J. S. lui écrit notamment que les rédacteurs de *Curieux* demeurent toujours muets au sujet de son article sur Dostoïevski.

**12.1943** : J. S. travaille aussi sur « Situation de Pierre Jean Jouve » comme en témoignent un tapuscrit de 38 feuillets dactylographiés et un cahier vert autographe rédigé entre 1943 et 1946. Ce texte de J. S. sera finalement publié en 1946.

**1943-1944** : J. S. remplit un cahier bleu de notes autographes qui s'intitule « 1943-1944 Kafka ».